

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Moyen-Orient sur la base du droit de l'État d'Israël à la sécurité et sur la reconnaissance du droit à un État du peuple palestinien.

ISSN : 0757-2395

MENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.

Le N° 5,50 €

N° 307 – Juin-Juillet-Août 2013 – 31^e année

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

SAMEDI 23 juin - L'UJRE À LA FÊTE 2

POINT DE VUE

Pour que rien ne soit immuable *R. Wlos* 3

JUDAÏSME

Cycle "Être juif au XXI^e siècle" :
Entretien avec Marcel Bluwal par *P.Kamenka* 12

"Entre Shoah,
communisme et sionisme" *J. Lewkowicz* 4

ISRAËL - PALESTINE

Jusqu'où iront-ils dans l'acharnement *PK* 4

AUSCHWITZ

Méditations sur la vie et la mort ... *GGL* 8

Notre honneur, notre combat *H. Levart* 8

Charlotte Delbo nous parle *J. Galili-Lafon* 8

HISTOIRE / MÉMOIRE

Le Travail allemand à l'honneur *N. Mokobodzki* 2,10

"La valise mexicaine" *B. Courraud* 10

LES 70 ANS DE L'UJRE

II. Les années de guerre *A. Gromb* 6-7

ITALIE - I. Le fascisme et le cheminement
vers les lois raciales *L. Arrighi* 3

CYCLE "HOLLYWOOD"

VIII. Collaboration, résistance,
révision et mémoire *L. Laufer* 7

BILLETS d'HUMEUR

La haine du docteur Richard *J. Franck* 3

La honte ! *J. Lewkowicz* 3

CULTURE

Hannah Arendt, suite *M.-I. Brudny* 4

Georges Steiner... *G.-G. Lemaire* 9

Cinéma "Hannah Arendt"
"L'esprit de 45" *L. Laufer* 11

LE 27 MAI 1943 - CRÉATION DU CONSEIL NATIONAL DE LA RÉSISTANCE



Jean Moulin. 1899-1943.

Préfet de la République. Organisateur
et unificateur de la Résistance.

« Exemple d'indomptable courage inspirateur
exaltant d'espérance »

Nationalisations, démocratie économique et sociale, sécurité sociale, retraites, indépendance de la presse...

La portée émancipatrice du programme du CNR est remise en cause par les forces de l'argent et par l'acharnement du MEDEF qui n'a de cesse de le démanteler, brisant ainsi le pacte républicain issu de la Libération.

Les idéaux de ce programme sont pourtant d'une brûlante actualité.

LA SYRIE ENTRE GUERRE ET SOLUTION POLITIQUE

Editorial

La guerre civile ne cesse de faire des centaines de morts chaque jour en Syrie. Et ses répercussions contaminent tout le Proche-Orient. Les affrontements communautaires ont repris au Liban et des troupes du *Hezbollah* participent aux combats, en Syrie même, aux côtés de l'armée syrienne. De même, de nombreux témoignages confirment la présence de djihadistes étrangers du côté de l'opposition armée.

De la même manière, la Turquie, le Qatar et l'Arabie saoudite se livrent à une véritable guerre d'influence au sein de l'opposition syrienne armée. De fait, le passage à la résistance armée s'est traduit par une brutale aggravation de la situation. Il ne faut cependant cesser de rappeler que le responsable numéro un des massacres est bien le régime de Bachar Al Assad qui a réprimé les premiers actes de contestation et refusé d'envisager, au moins dans un premier temps, un règlement politique du conflit. Cette politique aveugle de répression et la précipitation de pays comme le Qatar (qui avait joué le même jeu en Libye), conduisent à une division et une fragmentation de l'opposition.

La Syrie est limitrophe du Liban, d'Israël, de la Palestine, de la Jordanie, de l'Irak et de la Turquie et sa frontière nord-orientale est à moins de 300 km de l'Iran. Elle n'est, au Sud, qu'à quelques centaines de kilomètres de l'Arabie saoudite.

On conçoit que les puissances régionales, dont deux des principales (la Turquie et l'Arabie) sont des alliés des États-Unis, veuillent se mêler de la crise pour étendre leurs avantages. C'est par ce biais que se ravive l'antagonisme entre sunnites et chiites, que certains utilisent pour masquer les ambitions nationales. Tout le monde sent bien qu'il est temps d'essayer de trouver une solution politique. C'est le sens de la proposition russo-américaine d'inclure tous les protagonistes syriens dans la poursuite de la Conférence de Genève.

La décision, qui ne sera pas suivie d'effet immédiat, de l'Union européenne de lever l'embargo sur les armes à destination de l'opposition, risque fort de condamner la communauté internationale à l'impuissance.

Du côté israélien, on joue avec prudence la carte syrienne. L'État hébreu ne veut pas, selon son mi-

nistre de l'Eau et de l'Énergie, Sylvan Shalom, d'escalade avec la Syrie mais refusera tout transfert d'armes stratégiques au *Hezbollah* (Moscou doit livrer des S-300 – système sol-air pour intercepter des avions ou missiles – à la Syrie).

Propos en contradiction avec ceux du ministre israélien de la Défense, Moshé Yaalon, qui avait menacé la Russie, en cas de livraisons d'armes stratégiques russes à Damas.

La position officielle du gouvernement Nétanyahou est de dire qu'Israël ne soutient aucun camp, tout en critiquant les Américains pour avoir voulu changer un certain nombre de dirigeants arabes (Moubarak, Kadhafi, Ben Ali).

« Le résultat n'a pas été encourageant », a estimé Shalom. Ce qui revient, paradoxalement à donner un blanc-seing à Assad.

Les dictatures, semble-t-on penser à Tel-Aviv, sont un gage de stabilité régionale. C'est précisément cette conception qu'il faut changer et c'est pourquoi une solution politique est désormais impérative. ■

JACQUES DIMET

30 mai 2013

CARNET **Décès****MAURICE MOZELMAN**

nous a quittés le 22 mai 2013, dans sa 102^e année. Il était encore à nos côtés il y a deux mois, à l'Assemblée générale, malicieux, disert et attentionné comme toujours. La PNM a perdu un lecteur, l'UJRE un ami fidèle... Tu mordais dans la vie à belles dents, Maurice, toujours gourmand. Aux tiens, tu as transmis ta joie de vivre et chacun l'a interprétée à sa façon. Un *kaddish* a été dit. Tradition oblige... Le caveau a été baptisé au champagne. *Le haïm*, Maurice !

Nos condoléances les plus chaleureuses à ceux qui t'ont entouré avec amour et t'ont permis d'ajouter de la vie aux années et des années à la vie. ■

La PNM et l'UJRE partagent la tristesse des siens.

Maurice était parrain de MRJ-MOI

Suite à sa campagne de réabonnement, la PNM a la grande tristesse d'apprendre la disparition de

HENRI FARSY

ROSETTE SZERMAN

JACOB WOLBERG

et assure leurs familles et ses plus sincères condoléances.

LETTRE À MILENA. D'UNE FEMME MORCELÉE OU DE L'IMPOSSIBLE TRANSMISSION

Nous pensions connaître

MICHELINE CENDORF

Depuis le 23 mai, nous découvrons la richesse d'une vie éclatée et multiple. « Il faut avoir encore un chaos en soi pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante », écrivait Nietzsche. Micheline est née sous l'étoile noire du nazisme et l'étoile rouge du combat révolutionnaire. Marquée par l'histoire, elle a tout au long de sa vie semé la joie de vivre. Ouverte à l'autre, généreuse, incapable d'exclure, courageuse, incroyablement modeste, cette Antigone était née pour partager l'amour et non la haine.

« La vie est merveilleusement belle », écrit le poète communiste Israël Cendorf dans ce qui deviendra l'hymne de Pithiviers. Né avec le siècle, arrêté le 14 mai 1941, interné à Pithiviers, membre de la Commission culturelle dans le camp des juifs à Pithiviers, parti à quarante ans pour Pitchipoi ou, selon la première mention inscrite sur les registres de l'état civil, disparu en direction d'Auschwitz. Disparu comme six millions d'autres.

Née en 1941, Micheline n'a pas connu son père. Chaque année, quand éclatait le chant de Pithiviers, c'était l'absent qui lui parlait.

Ce 31 mai, la cérémonie s'est close sur le *Chant de Pithiviers*, interprété de façon sublime par Jacinta. Présence de l'absent. C'est à partir de ce trou, d'un vide que rien jamais ne peut combler, de ce qui doit demeurer obscur pour elle-même qu'elle a pu vivre, incapable de faire autre chose que de donner, inlassablement. Elle doit à Stella, sa mère, de connaître un père mythique dont elle a su recueillir et faire fructifier l'héritage tout de poésie, de fraternité, de combativité, d'internationalisme. Elle qui ne jetai rien, elle n'a rien rejeté. A nous de rassembler les morceaux de ce puzzle. Aujourd'hui, Frédéric et Milena découvrent leur mère au hasard de carnets d'adresse. « Nous avons souvent dit à maman : tu sais tout de nous, nous ne savons rien de toi ». Micheline est partie comblée, entourée de ses enfants, éblouie de tenir Cataleya dans ses bras. Elle laisse derrière elle deux enfants nés ailleurs, comme son père. A eux, de passer le témoin : les mains se tendent... A eux notre tendresse. Et, oui, « la vie est merveilleusement belle ». ■ **NM**

NDLR Enfant des colonies de la CCE, Micheline a enseigné l'espagnol, milité au SNES, appartenu à la direction nationale de France-Cuba, œuvré pour France-Amérique latine. Membre de l'UJRE, elle était marraine de MRJ-MOI.

JUSTES PARMIS LES NATIONS, JUSTES AU REGARD DE LA RÉPUBLIQUE

Le 13 janvier, nous assistions à la cérémonie organisée par le maire de Mont-Saint-Père à laquelle participaient, en présence d'Eva Golgevit et de son fils Jean, de nombreux élus*. Un habitant de Mont-Saint-Père, Jean-Noël Boussemart, recevait la médaille de *Juste parmi les nations* décernée à titre posthume à ses grand-parents :

MARCEL ET CLAIRE LEVASSEUR

auxquels la résistance MOI avait confié Jean dont le père, engagé volontaire, était prisonnier de guerre et la mère, notre Eva, qui aura 101 ans ce mois-ci, déportée-résistante, ne devait revenir qu'en 1945.

A cette occasion, le fait mérite d'être relevé, Jacques Krabal, député-maire de Château-

* Jacques Belloir, maire de Mont-Saint-Père, Michelle Fuselier, présidente de la communauté de communes région Château Thierry et maire de Brasles, Perla Danan, adjointe au maire de Montpellier et Jacques Krabal, député-maire de Château-Thierry.

Thierry, lui remettait la médaille d'argent de l'Assemblée nationale.

Il souligna le caractère éducatif de cet acte porteur de valeurs d'humanité à une époque où la bête immonde fait preuve de vitalité comme l'atteste la présence, à l'Assemblée nationale, de députés porteurs d'une idéologie raciste toujours à combattre.

Il en appela à la résistance de tous pour que la lutte contre le racisme, contre l'antisémitisme, pour la paix soient les valeurs de tout un chacun affirmant sa confiance dans l'homme qui n'a pas peur, l'homme qui se révolte. Ce que demain sera, dit-il, dépend des choix sociétaux que chacun de nous, modestement fera. Une famille, une commune à l'honneur. **PNM**

GEORGES MOUSTAKI ET LE FESTIVAL DES CULTURES JUIVES DE PARIS

De sa maison, nichée dans l'île Saint-Louis où chacun le connaissait, au Midi où il partit se soigner après avoir parcouru le monde, ce "juif errant, ce pâtre grec" chantait : "Passe, passe le temps, il n'y en a plus pour très longtemps. Les aiguilles ont tourné, il est trop tard". Le 23 mai à Nice, il nous quittait... "Dir' qu'il faudra mourir un jour, Quitter sa vie et ses amours, Dire qu'il faudra laisser tout ça, Pour Dieu sait quel au-delà." Absolument pas croyant, il voulut être enterré au Père Lachaise selon le rite israélien, par respect pour ses origines ; lui qui s'indignait contre la politique de l'État d'Israël, qui avait chanté pour les Palestiniens, qui questionnait : "La Paix ! À Hiroshima, ou plus loin, peut-être viendra-t-elle demain" ? S'il avait le culte de l'amour, des femmes, il cultivait aussi l'amitié, en témoigne son récit* "Fils du brouillard" co-écrit avec son ami Siegfried Meir, roumain rescapé d'Auschwitz et de Mathausen. Encore il y a peu, c'est au Festival des cultures juives 2013 qu'il offrit généreusement les dessins réalisés sur son "ipad", illustrant ainsi son affiche et son programme. Quoi de plus normal qu'en retour, dans le cadre de ce Festival, un hommage musical* lui soit rendu ? Bonne occasion de le réécouter nous chanter son amour de l'humanité : "On nous dira qu'on a tort de chanter, La fraternité et la liberté, Que tout cela ne sert à rien, Que ce n'est pas encore pour demain... Et pourtant dans le monde, D'autres voix me répondent"...

* **Georges Moustaki & Siegfried Meir, Fils du brouillard**, Éd. Livre de Poche, 2001, 128 p., 4,60 €

** **Mardi 18 juin à 20h30** avec le soutien de Pierre Eidenbaum, Maire du 3^e, en partenariat avec le *Cercle Bernard Lazare*. Réservations au CBL : 01 42 71 68 19. P.A.F. : 15€ et 10€



Cette 9^e édition met la Méditerranée à l'honneur du 9 au 24 juin

- **"Rencontre des chorales"** le 16 juin, dès 14h. dans la Salle des fêtes de la Mairie du 4^e
- **"Associations en fête"** dimanche 23 juin à partir de 11h.30 Place Baudoyer devant la Mairie du 4^e : **Comme l'an passé, venez nombreux nous y rencontrer sur le stand de l'UJRE et de MRJ-MOI !**
- **"La Belle et le Tailleur"** le 23 juin à 19 h. dans la Salle des fêtes de la Mairie du 4^e **Spectacle conté et chanté par le Trio BIELKA** (chant, violon, balalaïka) en russe, yiddish, ukrainien, arménien, géorgien, grec, hébreu, langue romani des Balkans, judéo-espagnol et français **Réservations (Bureau du Festival) 01 42 17 10 69**

Le saviez-vous ?

Le 28 janvier 2013, pour le 100^e anniversaire de la mort de **Chaim Soutine**, La Poste a émis ce timbre « Paysage », peint vers 1922-1923.

D'après une huile sur toile exposée au Musée de l'Orangerie à Paris



(Suite en page 10)

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :

1934-1993: quotidienne en yiddish, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982: hebdomadaire en français, PNH depuis 1982 : mensuelle en français, PNM éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 0614 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Roland Wlos

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet, Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka, Nicole Mokobodzki

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction

Tauba-Raymonde Alman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis

75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 16

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement :

France et Union Européenne :

6 mois 28 euros

1 an 55 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

I. LE FASCISME ET LE CHEMINEMENT VERS LES LOIS RACIALES

par LEONARDO ARRIGHI*

L'étude de l'histoire atteint son but le plus noble lorsqu'elle devient un point d'ancrage pour déchiffrer le présent. L'être humain se signale, on le sait, par son inaptitude chronique à tirer la leçon de ses propres erreurs, une inaptitude dans l'exercice de laquelle l'Italien se surpasse. Les Italiens semblent, en effet, dépourvus de mémoire. L'histoire ne joue presque aucun rôle dans leur vie quotidienne : voilà pourquoi l'on voit régulièrement s'afficher, dans les journaux et à la télévision, des opinions pour le moins contestables. Le fascisme, souvent réhabilité en bloc, est le sujet préféré de ces incursions malencontreuses. La prudence devrait pourtant être de règle en ce qui concerne cette période. Il est affligeant de voir la quantité d'affirmations condescendantes qui sont proférées, et parfois seulement murmurées, dans la Péninsule. Les Italiens pèchent par une vague volonté de se réconcilier avec leur passé associée au désir de le connaître un peu mieux : c'est là leur grand problème. Des propos déplacés ont été tenus à l'occasion de la célébration de la Journée de la Mémoire. C'est pourquoi il est indispensable de s'arrêter sur le cheminement qui a conduit l'État fasciste à promulguer les lois raciales.

Au cours des années vingt et jusqu'au début des années trente, la discrimination raciale n'est pas un objectif pour le régime. En 1933, Mussolini a tenté de s'opposer à la campagne antisémite qu'allait lancer Hitler, sans pourtant manifester officiellement sa réprobation. Néanmoins le *Duce* empêcha les ambassades de diffuser des informations sur les intentions criminelles allemandes, allant jusqu'à nier le bien-fondé de celles qui avaient déjà pu filtrer. Le changement idéologique a commencé à se manifester ouvertement dans les années qui ont suivi. En 1935, l'Italie s'engagea dans la guerre contre l'Éthiopie qui allait durer du 3 octobre 1935 au 9 mai 1936. Des organisations juives désapprouvèrent ce conflit, affichant une répugnance non dissimulée. Cette position allait entraîner la détérioration de leurs relations avec la majorité des

fascistes. En 1936, la presse est instrumentalisée pour instiller la haine raciale dans l'esprit des Italiens. La convergence de la politique mussolinienne avec celle de l'Allemagne s'est traduite par un signe manifeste de la prétendue affinité des deux peuples : la publication, le 15 juillet 1938, d'un article intitulé *Le Fascisme et le problème de la race**, un document qui aura des conséquences tragiques. La dignité d'une nation toute entière a été annihilée par les mots qui y sont imprimés, en particulier dans le neuvième paragraphe : « *Les Juifs n'appartiennent pas à la race italienne [...]. Les Juifs sont la seule population qui n'a jamais été assimilée en Italie, parce qu'elle est composée d'éléments raciaux non européens, radicalement différents de ceux qui ont donné naissance aux Italiens.* »

En l'espace de quelques mois, de nombreuses interdictions vont être promulguées, notamment celle des mariages mixtes. Les lois raciales de décembre 1938 interdisent aux Juifs la fonction publique, et interdisent même aux artistes juifs d'exposer leurs oeuvres. Mais il n'est pas question, contrairement à ce qui se passera en France en 1940, de spoliations ou de déportation.

Pour se prémunir contre tout risque d'indulgence, il suffirait de lire et relire les formules employées dans *Le manifeste de la race*. L'examen et la reconstruction rigoureuse des dynamiques qui ont conduit à la rédaction de ce texte n'autorisent aucune justification. L'atrocité des crimes commis en Allemagne nazie ne doit pas fausser le jugement que nous portons sur les actes commis par le régime fasciste : la condamnation de ses choix ignobles ne saurait bénéficier de la moindre circonstance atténuante. ■ ■ ■ (à suivre)

Poète et docteur ès lettres, Leonardo Arrighi s'intéresse entre autres à l'histoire du monde juif comme en témoigne cet article rédigé pour la PNM et traduit de l'italien par G.-G. Lemaire

* *Le Manifeste des scientifiques racistes*, également connu sous le titre de *Manifeste de la race* est publié pour la première fois de façon anonyme sous le titre *Le fascisme et le problème de la race* dans *Il Giornale d'Italia* du 15 juillet 1938.

POUR QUE RIEN NE SOIT IMMUABLE

par ROLAND WLOS

Si, à juste titre, on peut se féliciter de l'adoption définitive de la loi instituant le mariage civil pour tous, il ne faut surtout pas que ce soit l'arbre qui cache la forêt. La situation est trop grave ainsi que les perspectives que laisse augurer François Hollande dans sa dernière conférence de presse, associées aux injonctions de la Commission européenne. On est loin de ce que François Hollande promettait avant l'élection présidentielle : « *Le changement c'est maintenant* », loin de l'intention affichée de mettre la finance à la raison.

Un examen de la situation économique et sociale montre que l'on ne s'est pas écarté du sillon tracé depuis une vingtaine d'années et approfondi par le pouvoir sarkozyste. Ainsi la dépense publique est-elle toujours présentée comme la cause des déséquilibres et des restrictions budgétaires. Cette orientation est déjà responsable de l'augmentation du chômage – qui atteint des niveaux record – et de la précarité que la loi nommée à tort « *sécurisation de l'emploi* » ne peut que renforcer. Quant à l'annonce sur les retraites, elle laisse entendre qu'il faudra travailler plus longtemps pour gagner moins. Est-ce cela le second souffle annoncé par François Hollande ?

Comme le font entendre certaines voix au gouvernement, la réponse à la situation financière de la France ne peut résider uniquement dans la réduction des dépenses et dans l'introduction de la flexisécurité qui organise le démantèlement du code du travail. Comme le dit aussi Henri Sterdiniak, membre du Collectif des économistes atterrés : « *La France est engluée dans une zone euro complètement paralysée par sa politique d'austérité. Nous répétons depuis des années qu'il faut une rupture avec cette politique. En période de récession, le curseur politique doit changer pour initier une vraie lutte contre le chômage galopant en Europe qui atteint aujourd'hui un taux de 12%.*

C'est l'échec patent d'une vision idéologique axée sur la réduction des coûts. Des mesures de relance sont nécessaires et elles commencent par l'arrêt de toute politique de casse du service public. L'Europe doit également favoriser une politique d'investissement tournée vers la transition écologique et s'ouvrir à d'autres partenaires, notamment du Sud. »

Il est urgent et possible de prendre une autre voie que celle qui brise des vies simplement pour améliorer la rentabilité financière des entreprises en leur permettant de verser de juteux dividendes à leurs actionnaires.

Edgar Morin, pour sa part, explique « *qu'il est prioritaire non seulement de lutter contre l'évasion fiscale et de promouvoir la suppression des paradis fiscaux mais aussi, avec une taxe type Tobin, de tendre à la suppression hégémonique de la spéculation financière.* »

À cela s'ajoutent des prises de position des syndicats sans compter ce que proposent de très nombreux citoyens.

On le voit, ce ne sont pas les idées qui manquent pour changer le cours de la vie actuelle. Mais pour les mettre en œuvre, il faut que celles et ceux qui aspirent légitimement à une autre issue se rassemblent pour les faire prévaloir.

Rien ne se réglera par des discussions entre « technocrates et experts » qui persistent à recommander les solutions qui nous ont conduit là nous en sommes. Il faut au contraire qu'un très large mouvement populaire porteur de solutions tourne le dos à cette politique qui favorise la croissance financière et qui exclut le peuple.

Comme le recommandait Bertolt Brecht :

« *Ne dites pas : "c'est naturel" devant les événements de chaque jour. À une époque où coule le sang, où l'humanité se déshumanise... ne dites jamais "c'est naturel" afin que rien ne passe pour immuable.* » ■

LA HAINE DU DOCTEUR RICHARD

par JACQUES FRANCK



Le bon docteur Richard, que le CRIF a malencontreusement choisi comme président en 2007 puis 2010, a un menu défaut. Il hait tout ce qui n'est pas conforme à ses idées. Il hait tous ceux qui émettent la moindre réserve sur la politique de l'État d'Israël. Il hait tous ceux qui ne s'associent pas à lui dans sa haine de la Palestine et des Palestiniens.

Le bon docteur Richard a la haine procédurière. Faute de mieux, il tente d'utiliser la Justice comme instrument pour l'assouvir.

Salah Hamouri est une de ses cibles de prédilection. Cet étudiant franco-palestinien a passé six ans dans les prisons israéliennes pour une "intention" de crime qui ne correspondait à rien. Libéré en 2011, il fait toujours l'objet de la haine du bon docteur, qui l'accuse encore de "souhaiter" la mort d'un rabbin. Salah, appuyé par Jean-Claude Lefort, militant de l'amitié entre ses deux patries, dément formellement cette grotesque allégation.

La haine ne désarme pas. Qui va se plaindre devant les tribunaux ? Le bon docteur, qui attaque Jean-Claude Lefort.

En bonne justice, ce scandale devrait se retourner contre son instigateur. ■ 2 mai 2013

LA HONTE !

par JACQUES LEWKOWICZ
Président de l'UJRE



Qu'on puisse représenter, dans une université française, une pièce de théâtre antisémite, il aura été donné à notre époque de vivre une telle honte.

Que cette pièce de théâtre ne provoque de la part de la présidence de cette université que peu de réactions de désapprobation, il aura été donné à l'Université de notre époque de vivre une telle honte.

Qu'une pareille situation ne provoque pas la vigilance active des juifs laïques et progressistes que nous sommes, ce serait notre honte. Pour sa part, l'UJRE, considérant que l'antisémitisme n'est pas une opinion mais un délit puni par la loi, a saisi la ministre de l'Enseignement supérieur afin de mettre bon ordre à ces agissements. ■

Philosophie Nos LECTEURS NOUS ÉCRIVENT

HANNAH ARENDT, SUITE

par Michelle-Irène Brudny



Après l'article de Gérard-Georges Lemaire dans le numéro de mars et au moment de la sortie en France, soigneusement préparée, du film de Margarethe von Trotta sur Hannah Arendt qui traite d'*Eichmann à Jérusalem*, il est nécessaire de revenir sur deux ou trois points qui, dans la réception de cet ouvrage, font l'objet de distorsions répétées.

On ne peut pas écrire qu'Hannah Arendt a suivi le procès « en grande partie » puisque celui-ci a duré plusieurs mois et qu'Arendt était présente à Jérusalem du 9 avril au 6 mai puis du 17 au 23 juin 1961.

Peut-on vraiment affirmer que son célèbre écrit – une série de cinq articles dans le *New Yorker* réunis ensuite en livre (1963) – « a provoqué des discussions violentes, souvent d'ailleurs sans fondements », alors qu'il a effectivement donné lieu à des échanges véhéments, à des polémiques qui se poursuivent encore, mais que quantité d'études effectuées par des historiens ou des philosophes, depuis la publication de l'ouvrage jusqu'aujourd'hui, aux États-Unis, en Europe ou en Israël montrent au contraire le caractère très fondé des critiques. Un ou deux exemples seulement.

L'idée que l'existence et le fonctionnement des conseils juifs (*Judenräte*) a contribué à grossir encore le nombre des morts a été réfutée depuis longtemps, notamment par Léon Poliakov. Le célèbre historien s'est livré à une simple comparaison : en URSS où ces conseils avaient été supprimés, il y a eu tout autant de morts.

Ensuite, l'« indépendance d'esprit » d'Arendt avec son idée de la banalité du mal « a gêné ». C'est une remarque qui figure, à l'identique, dans toutes les défenses d'Eichmann à Jérusalem sans qu'on sache pour autant ce qu'est cette banalité puisqu'Arendt ne l'a définie à strictement parler ni dans ce livre ni plus tard. Gershom Scholem qualifie d'ailleurs cette expression de « *slogan* ».

Dans le même sens, d'une certaine manière, Margarethe von Trotta a entrepris de peindre et de défendre la femme indépendante, l'esprit libre, et vers la fin du film, Barbara Sukowa qui interprète Hannah Arendt, fait un discours un peu théâtral de six minutes pour présenter devant un amphithéâtre l'idée de la banalité du mal, et elle emporte l'adhésion des étudiants. Mais, discrètement, le « mal extrême » y est substitué à la banalité du mal. ■

NDLR Sur le film de Margarethe von Trotta, on peut lire du même auteur* « Encore la banalité du mal ! », *Huffington Post*, 25 mars 2013

http://www.huffingtonpost.fr/michelleirene-brudny/film-anna-harendt_b_2934008.html

* Michelle-Irène Brudny a préfacé l'édition de poche de *Eichmann à Jérusalem* (Gallimard, 1991-1997), écrit *Hannah Arendt. Essai de biographie intellectuelle* (Grasset, 2006) et co-dirigé l'ouvrage *Destins de "la banalité du mal"* (l'Éclat, 2011).

(à lire aussi en page 11 la chronique CINÉMA de Laura Laufer)



À DÉBATTRE...

Hannah Arendt et la "banalité du mal"

Soirée-débat lundi 1^{er} juillet à 20 h.

Avec la participation de Rolf Wintermeyer, Michelle-Irène Brudny, Édith Fuchs et Gérard Rabinovitch

Au Centre Alliance Edmond J. Safra 6 bis rue Michel-Ange, 75016 Paris

L'affaire Enderlin

JUSQU'OU IRONT-ILS DANS L'ACHARNEMENT ?

Depuis 13 ans, les détracteurs, en Israël comme en France, de Charles Enderlin s'acharnent par tous les moyens contre le journaliste franco-israélien de France-Télévisions, à la suite de son reportage sur la mort d'un enfant palestinien survenue en 2000 dans la bande de Gaza. Aujourd'hui, une nouvelle pièce vient d'être versée dans ce dossier avec la publication à la mi-mai 2013 d'un rapport du gouvernement israélien qui innocente l'armée de toute responsabilité dans la mort du petit Mohammad al-Doura.

Le rapport israélien estime que « contrairement à l'affirmation du reportage selon lequel l'enfant a été tué, le visionnage par la commission (gouvernementale) des images non montées montre que dans les scènes finales, qui n'ont pas été diffusées par France 2, on voit l'enfant vivant ».

Le Premier ministre israélien Benjamin Netanyahu s'est évidemment empressé de saluer le rapport, car selon lui ce reportage a « servi d'inspiration et de justification au terrorisme, à l'antisémitisme et à la délégitimation d'Israël », douze ans après les faits...

Les images de Mohammad al-Doura, dans les bras de son père Jamal, qui avaient fait le tour du monde, montraient les deux Palestiniens sous les tirs de *Tsahal* et de combattants palestiniens.

Dès lors, Charles Enderlin était l'homme à abattre, médiatiquement parlant. Et la polémique n'allait cesser d'enfler.

Philippe Karsenty, directeur de Média-Ratings (agence de notation des media) et maire adjoint de Neuilly, avait lancé l'as-

"ENTRE SHOAH, COMMUNISME ET SIONISME"

"LES JUIFS YIDDISH DE PARIS ET LEUR PRESSE AU LENDEMAIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE"

Un livre de François Lustman

lu par Jacques Lewkowicz

Cet ouvrage, malgré son sous-titre, n'est pas un livre d'Histoire. On n'y trouve aucun récit temporel. Il appartient à un genre très particulier : la sociologie comparative de la presse.

La comparaison porte sur trois journaux : la *Naïe Presse* (Presse Nouvelle), organe de l'UJRE, *Unzer Shtime* (Notre Voix), expression du *Bund* socialiste puis du *Centre Medem* et *Unzer Wort* (Notre Parole) journal du *Poale Zion* (sioniste, se voulant de gauche).

La méthode adoptée, une comparaison par sujets et à travers le temps, explique les limites du résultat obtenu. En substituant à la dynamique du récit historique une statique comparative portant sur des zooms isolés de leur passé et de leur avenir, l'auteur passe à côté de tout ce qui a pu être la dynamique d'évolution des journaux à travers le temps.

Néanmoins, l'ouvrage ne manque pas d'intérêt.

Ainsi toute la première partie (environ un tiers de l'ouvrage) restitue très bien, certes à grands traits, mais de manière assez précise, ce qu'a été la vie juive à Paris dans les années 1945-80 avec de nombreuses références à des travaux antérieurs qui seront très utiles à qui veut plus de détails.

De même, dans la troisième partie, l'auteur brosse un tableau très précis des positions en présence, quant aux sujets qui pouvaient principalement donner lieu à controverse parmi les juifs au cours de la même période. ■

* François Lustman, *Entre Shoah, communisme et sionisme*, Éd. Honoré Champion, 320 p., 70 €



ISRAËL / PALESTINE



ment des recours légaux et sa mise hors de cause s'il y a lieu. Retenir le caractère de soupçons de faute professionnelle grave à l'encontre de Charles Enderlin et de Talal Hassan Abu Rahma et leur interdire toutes activités journalistiques en Israël ou à partir d'Israël, jusqu'au dernier recours juridique possible ».

Les syndicats de journalistes européens ont apporté leur soutien à Charles Enderlin en déclarant que la pétition de *JSS News* est « scandaleuse et ne mérite que le mépris. Charles Enderlin est un professionnel qui connaît la région, ses réalités et ses problématiques. C'est ce qui dérange ses diffamateurs. Le journaliste de France 2 apporte dans chaque reportage qu'il réalise un éclairage qui n'épouse ni la cause israélienne, ni la cause palestinienne ». ■ PK

À LIRE Charles Enderlin, *Un enfant est mort, Netzarim, 30 septembre 2000*, Éd. Don Quichotte, 2010, 199 p., 18,30 €, où l'auteur fait le point sur l'affaire et expose toutes les attaques qu'elle lui a values. À relire aussi "Un enfant est mort" (p.3 de la *PNM* n° 281 12/2010) et l'"Entretien avec Charles Enderlin" (p. 3 de la *PNM* n° 295 04/2012). Le journaliste de France Télévisions, correspondant dans la région depuis 1981, vient d'écrire un nouvel ouvrage concernant la situation en Israël et la question palestinienne dans "Au nom du Temple : Israël et l'irrésistible ascension du messianisme juif" (1967-2013), Éd. Seuil, 380 p., 20 €.



LE VATICAN

AVANT LE DEUX-CENT-SOIXANTIÈME PAPE

par HENRI LEVART

Henri Levart, qui avait réagi dans notre numéro d'avril 2013 à l'élection du nouveau pape, se livre dans nos colonnes à un utile historique de la papauté. Ceux de nos lecteurs qui ont Internet pourront en lire une version illustrée et en couleurs sur le site de l'UJRE (<http://ujre.monsite-orange.fr/page4/papesencouleur.pdf>). PNM

Pourquoi le siège de la papauté se trouve à Rome

Le choix de Rome s'explique par le martyre qu'y subirent les apôtres Pierre et Paul. L'Église de Rome n'avait pas plus de poids au départ que celle de Corinthe, d'Antioche, de Nicomédie, ou de Sparte... Les prêtres élargissaient alors un collège et son président. Le titre d'évêque est apparu au II^e siècle et il n'y avait pas d'évêque suprême. Simplement au fil du temps, le prestige de Rome s'accrut en raison de l'aide théologique et du secours prodigués aux communautés orientales les plus pauvres. Puis l'expansion de la religion nécessita un centre de coordination, une structure juridique. Surgit l'axiome : « Pierre fut le vicaire du Christ, l'évêque de Rome est le vicaire de Pierre ». La conversion de l'empereur Constantin et de la population romaine accéléra la mutation juridico-politique.

Comment le titre de pape apparut et comment il fut réservé à l'évêque de Rome

C'est au IV^e siècle qu'apparaît le titre de pape. Décerné d'abord à d'autres évêques, il sera dorénavant réservé à l'évêque de la Ville Éternelle. Le souvenir des premiers papes martyrs s'estompe. Le christianisme primitif a pris fin. L'Église catholique est désormais proclamée « catholique, apostolique et romaine ». Au fur et à mesure des conciles territoriaux, œcuméniques, des débats internes, des intrigues, des conflits et rapprochements avec les royaumes, des concordats, l'autorité apostolique va se consolider. La primauté du pape sera définitivement consacrée par le concile Vatican I qui proclame en 1870, sous le pontificat de Pie IX, le dogme de l'infaillibilité pontificale.

La répression des schismes et hérésies

Les papes eurent, dès les premiers temps, fort à faire pour tenter de les éradiquer, ce à quoi ils ne parvinrent pas toujours.

Ce fut d'abord le **gnosticisme**, tradition du monde antique qui, perpétuée durant les premiers temps de l'ère chrétienne, affirmait que seuls peuvent échapper à la condition matérielle les hommes qui possèdent la connaissance. Pour le gnostique, les hommes sont des âmes divines emprisonnées dans le monde matériel.

Vinrent l'**arianisme** qui nie la consubstantialité du Père et du Fils et le **nestorianisme** qui distingue deux natures en Jésus, l'une humaine, l'autre divine. Fait remarquable : le nestorianisme compte aujourd'hui encore cent mille adeptes à travers le monde.

La première hérésie issue du christianisme occidental fut le **pélagianisme** qui affirme la prépondérance du libre arbitre de l'homme sur le péché originel.

Rome combattit plus tard l'hérésie des **iconoclastes**, due aux empereurs by-

zantins qui s'opposèrent à toute représentation iconographique de la divinité et firent systématiquement détruire toutes les images qui, dans les églises ou les livres, représentaient le Christ et les saints.

La lutte contre l'**hérésie vaudoise**, apparue au XII^e, allait durer sept siècles. Les Vaudois prônaient le retour à la pauvreté évangélique et reconnaissaient aux laïcs,



Anne Charboniere de La Torre torturée. 1658.

hommes et femmes, le droit de prêcher, y compris sur la voie publique. La répression fut menée par Innocent III, élu pape en 1198 à 37 ans, et ne s'acheva qu'en 1848. Il reste encore aujourd'hui vingt mille Vaudois.

L'église évangélique vaudoise est toujours membre de l'Alliance mondiale réformée et de la Conférence des Églises.

Les **Cathares** ou **Albigéois**, qui étaient hostiles à l'opulence du clergé, d'abord combattus par la prédication, furent féroce-ment réprimés par Honorius III, pape de 1216 à 1227.

Le **jansénisme**. La longue querelle théologico-politique avec les jansénistes, hostiles à l'absolutisme, dura du XVI^e au XVIII^e siècle. Y furent mêlés Louis XIV et quatre papes : Urbain VIII, Innocent X, Alexandre VII, Clément IX.

Faut-il enfin rappeler les persécutions, dragonnades, meurtres dont furent victimes les **protestants** après la révocation de l'Édit de Nantes en 1685 ?

Faut-il rappeler l'œuvre criminelle de l'Inquisition ?

Ne peut-on parler de précolonialisme à propos des neuf croisades, et de la spoliation des Indiens d'Amérique, menée sous couvert d'évangélisation ?

L'intransigeance



Bruno Copernic Galilée Pascal

Dans ce domaine, rappelons la condamnation du philosophe Giordano Bruno - brûlé vif à Rome en 1600, de l'astronome Copernic par Paul V en 1616, de son émule, Galilée par le tribunal de l'Inquisition en 1633, du mathématicien philosophe Blaise Pascal, proche des jansénistes, en raison de son recueil « *Les provinciales* ».

C'est cette intransigeance qui amène un **Lamennais**, à quitter les ordres quand le Vatican dénonce ses écrits sur la séparation de l'Église et de l'État, sa critique de la compromission entre le haut clergé et l'État, ses prises de position en faveur du peuple.

Combien d'ouvrages, de recherches n'ont-ils pas été mis à l'**Index** et ne le sont-ils pas aujourd'hui encore ?

Après la Seconde Guerre mondiale et la Libération, ce fut avec l'aval de Rome, la décision de l'épiscopat français de mettre un terme à l'expérience des **prêtres ouvriers**.

Dans le même registre, Jean-Paul II, à plusieurs reprises, fit connaître son opposition doctrinale à la **théologie de la Libération**.

Le gallicanisme

Quoique la France soit considérée comme la fille aînée de l'Église, le catholicisme français afficha par intermittence une certaine indépendance à l'égard du Saint Siège. Au début du VI^e siècle, après la conversion de Clovis, celui-ci et ses descendants firent en sorte d'organiser une Église franque qui se référerait uniquement au pouvoir monarchique. En 549, les évêques français refusèrent d'assister au concile convoqué par le pape Vigile. Après la tentative avortée de Richelieu d'instituer un patriarcat indépendant, ce fut le conflit avec Louis XIV et la lettre du clergé au souverain pontife, rédigée par Bossuet à propos de la « régle temporelle » c'est-à-dire du droit qu'avaient les rois de France de percevoir le revenu des évêchés et archevêchés devenus vacants. Le monarque exigea d'Alexandre VII une réparation humiliante suite à une injure faite à l'ambassadeur de France.

En 1309, à cause des troubles survenus en Italie, la papauté était venue s'installer à Avignon dans un palais forteresse achetée à une princesse italienne.

Huit papes y résidèrent. La papauté continua à diriger la ville jusqu'à la Révolution française. Immédiatement avant la Révolution, le Comtat Venaissin vota le rattachement à la France, confirmé par décret l'année suivante.

Les circonstances du sacre de Napoléon sont bien connues. Pie VII avait condamné la constitution civile du clergé durant la Révolution française. Présent à Notre-Dame de Paris, il put seulement bénir les couronnes que Napoléon prit lui-même sur l'autel pour les poser sur son front et sur celui de Joséphine. Par suite du refus du pape d'annuler le mariage de Jérôme Bonaparte, l'armée française occupa Rome annexant les États pontificaux. Pie VII emprisonné à Savonne puis à Fontainebleau excommunia Napoléon. C'est la Restauration qui rétablira l'ordre ancien.

Les mœurs

La **pornocratie pontificale** est le nom donné à la période de 904 à 964 où Rome et la papauté, « irréprochables » sur le plan liturgique, « subirent la domination de femmes débauchées ». La période fut aussi marquée par des actes de cruauté et des sacrilèges. Elle n'a pas compté moins de douze papes : Serge III (904-911), Anastase III (911-913), Landon (913-

914), Jean X (914-928), Léon VI (928-929), Etienne VII (929-931), Jean XI fils du pape Serge III (931-935), Léon VII (936-939), Etienne VIII (939-942), Marin II (942-946), Agapet II (946-955) ; Jean XII, élu pape à 16 ans, le plus débauché, (955-963).

Qui ne connaît l'histoire sulfureuse des Borgia ? Calixte III, pape de 1455 à 1458, créa cardinaux plusieurs membres de sa famille dont son neveu qui, en 1492, âgé de 25 ans, devint pape sous le nom d'Alexandre VI. Il eut plusieurs enfants illégitimes dont Lucrece Borgia, qui allait donner son nom à un drame de Victor Hugo.

C'est sous son pontificat qu'eut lieu la découverte de l'Amérique. C'est lui qui ordonna l'**évangélisation sauvage** du continent récemment conquis ! À signaler, par contre, le comportement humaniste des jésuites.

Les mesures antijuives

Elles furent prises très tôt, dès les conciles mérovingiens. En 533, sous Jean II (le premier à changer de nom lors de son élection) : interdiction des banquets mixtes. En 535, sous Agapet Ier : interdiction des mariages mixtes ; interdiction d'exercer les fonctions de juge ou de percepteur sur les populations chrétiennes. En 538, sous Vigile : taxation de la restitution à leurs maîtres juifs des esclaves évadés. En 541, perte de la totalité des esclaves pour tout juif qui essaierait d'en convertir un. En 581-583, sous Pélagie II : confirmation de l'interdiction de sorties publiques entre le Jeudi Saint et Pâques. En 614, sous Boniface IV : interdiction d'exercer des fonctions militaires ou publiques sur les chrétiens. En 626-627, sous Honorius Ier, extension de cette interdiction à toute charge publique.

Le pape Jean-Paul II a cru devoir entamer une procédure de béatification de Pie XII dont le comportement lors de la déportation et de l'extermination des juifs par les nazis suscite encore l'indignation.

Considérés au cours des siècles comme **déicides**, les juifs ne furent guère épargnés. Cette accusation ne fut retirée des textes catholiques, et encore de façon partielle, que tout récemment.*

Et maintenant ?

Vatican II, annoncé par Jean XXIII, commencé en 1962, achevé sous Paul VI, a ouvert la voie à nombre de novations attendues. Il y est souvent fait allusion, sans réelles applications. Le nouveau pape, François, la Curie sauront-ils s'en inspirer et concrétiser les espérances, accompagner les croyants, leurs mouvements engagés pour un monde meilleur et pour l'émancipation humaine ? ■

* NDLR Depuis 1965 et la déclaration conciliaire de Vatican II, les Juifs ne sont plus tenus responsables de la mort de Jésus. Jules Isaac, fondateur de l'*Amitié Judéo-Chrétienne*, qui remit à Jean XXIII un mémoire où il préconisait d'expurger l'enseignement catholique de ses références antijuives, n'y est peut-être pas étranger.

70^E ANNIVERSAIRE DE L'UNION DES JUIFS POUR LA RÉSISTANCE ET L'ENTRAÏDE...

La création de l' UJRE

II. LES ANNÉES DE GUERRE

par ALEX GROMB

(Suite du n° 306)

Le 23 août 1939, c'est la signature du pacte de non-agression germano-soviétique. Huit jours plus tard, Hitler fait pénétrer ses troupes en Pologne.

Commencent alors pour la France et particulièrement pour les Juifs de France des années tragiques. Pour les Juifs communistes, les phases successives de la guerre déterminent les formes et les étapes de l'existence, de l'organisation et de la lutte.

L'organisation dans la guerre

Comme leurs camarades français, les Juifs immigrés communistes furent pris à contre-pied par le pacte. Ils furent dé-routés par l'analyse soviétique d'une guerre inter-impérialiste renvoyant dos à dos l'Allemagne et les Anglo-Français. Sous la signature de Rayski l'éditorial du 4 septembre 1939 de la Naïe Presse n'en appela pas moins à l'engagement aux côtés du peuple français. Il commençait ainsi : « *Que ce nom soit maudit à jamais : Adolf Hitler !* ». Cela n'empêcha pas l'interdiction du journal, à la suite de celle du PCF. Les Juifs communistes poussèrent leurs camarades à s'enrôler dans l'armée française, par solidarité avec la France et bien sûr par antinazisme. Les Juifs immigrés se pressèrent par milliers dans les bureaux de recrutement. Regroupés dans les régiments de marche des volontaires étrangers, portés sur le front en mai-juin 1940, ils y payèrent plus que leur tribut de morts, de blessés et eurent de très nombreux prisonniers qui pour la plupart allaient passer près de cinq ans dans les stalags.

Le 17 juin 1940, Pétain demande l'armistice. Pendant un an, l'Angleterre seule en tant qu'État continue à combattre. La France, sonnée par la débâcle, est divisée principalement en deux : la zone occupée et la zone dite libre séparées par une ligne de démarcation. Le régime de Vichy qui a remplacé la III^e République choisit la collaboration avec Hitler. Dès juillet 1940, il commence à mettre en place de sa propre initiative une législation antisémite : remise en question des naturalisations accordées depuis 1927, loi permettant l'internement des juifs, annulation du décret Crémieux, premier

Statut des juifs du 3 octobre 1940, les définissant selon des critères raciaux, les excluant de la fonction publique et de nombreux emplois, aggravé en juin 1941 par un second Statut. On crée un Commissariat Général aux Questions Juives qui organise l'aryanisation, c'est à dire la spoliation des biens juifs.

Depuis septembre 1940, tous les Juifs français et étrangers vivant en zone oc-

cupée devaient se faire enregistrer dans les commissariats de police à Paris ou les sous-préfectures en province, ce qui permit de créer un volumineux fichier juif utilisé lors des rafles. Les occupants sont à l'origine de l'Institut des Questions Juives chargé de la propagande antisémite qui se déchaîne, relayée par les collaborateurs. Le 14 mai 1941, lors de « *la rafle du billet vert* », les Allemands font arrêter par la police française 3 747 juifs étrangers, adultes de sexe masculin, qui sont dirigés vers les camps d'internement de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande.

Après le désarroi de l'invasion et l'armistice, la M.O.I. et sa section juive se reconstituent. Les liens se renouent rapidement dans ce milieu homogène. Le 15 juillet 1940, paraît le premier numéro clandestin de la Naïe Presse qui prend le nom de *Undzer vort* (Notre Parole). En septembre 1940 son ancien rédacteur en chef Louis Gronowski, devenu responsable national de toutes les sections de la M.O.I., réunit des responsables juifs.

Ils créent une organisation structurée en petits groupes qui prend le nom de « *Solidarité* », laquelle se donne pour tâche immédiate l'aide aux familles des combattants morts sur le front, à celles des prisonniers puis aux internés. Il s'agit aussi d'informer la population juive sur Vichy et les nazis.

Dès la fin 1940, « *Solidarité* » compte une centaine de groupes. Se forment aussi l'organisation de la Jeunesse Juive qui se développe très rapidement, une section de groupes d'intellectuels juifs, une Union des Femmes juives comptant une cinquantaine de groupes. Dans les ateliers les syndicats juifs clandestins reprennent vie.

À l'intérieur des camps d'internement du Loiret, les communistes mettent sur pied des comités clandestins très structurés. En zone « libre » où se sont réfugiés beaucoup de Juifs, un centre autonome se fonde en mai 1941.

La guerre devient mondiale

Le 22 juin 1941, Hitler attaque l'URSS. Pour les communistes, c'est d'une certaine façon une clarification, la reprise de la lutte frontale contre le fascisme. Les États-Unis agressés par le Japon entrent à leur tour dans le conflit. Même si l'Axe continue à enregistrer des succès, l'espoir renaît dans la France occupée où s'effrite la popularité de Pétain. Cependant le sort des Juifs s'aggrave tragiquement. Le 20 août 1941, 4 230 Juifs sont raflés dans le 11^e arrondissement puis conduits à Drancy. En novembre 1941, sur ordre des Allemands se fonde l'UGIF (Union Générale des Israélites de France), organisation obligatoire et contrôlée des Juifs. En décembre 1941, cent otages dont 53 Juifs sont exécutés. Le 25 mars 1942, le premier convoi de déportés part de France pour, dit-on, « *des travaux forcés à l'Est* ».

Le 29 mai 1942 est instaurée l'obligation du port de l'étoile jaune pour les Juifs de plus de six ans. Le 16 juillet 1942 a lieu la rafle du Vél' d'Hiv. C'est encore la police française qui l'effectue, à la demande des occupants. Seront arrêtées 12 884 personnes avec cette fois femmes, enfants et vieillards. Suivent des arrestations dans toute la zone occupée.

Cette situation crée pour la section juive et pour « *Solidarité* » des tâches nouvelles : à leur rôle politique et social s'ajoutent désormais la lutte armée et le sauvetage des enfants. Dès 1941, des militants participent activement aux premières actions armées dans le cadre de l'OS (organisation spéciale) du PCF. En mars 1942 apparaissent à Paris des groupes de FTP-MOI constitués d'immigrés, dont le légendaire 2^e détachement spécifiquement juif. Le *Mouvement national contre le racisme* (MNCR) émanation au départ de la section juive de la MOI, s'appuyait essentiellement sur les communistes et les chrétiens. Il révélait dans son périodique « *J'accuse* » ce qu'était la situation des Juifs. Il joua un rôle fondamental dans la mise en sécurité des enfants, en liaison avec la *Commission Centrale de l'Enfance*.

L'espoir renaît

Le débarquement en Afrique du Nord et surtout la capitulation des Allemands à Stalingrad le 2 février 1943 ouvrent la période de la contre-attaque victorieuse des Alliés. Cette dernière phase voit d'un côté le renforcement constant de la Résistance, de l'autre l'accentuation de la répression.

En février 1943, le départ du premier convoi de Juifs français vers la déportation avait dissipé les dernières illusions. Avec l'entrée des Allemands dans la zone Sud le 11 novembre 1942, puis à Nice en septembre 1943, tous les Juifs étaient désormais et partout des parias pourchassés. L'insurrection du ghetto de Varsovie en avril-mai 1943 avait constitué à la fois un témoignage de la volonté nazie d'extermination et un exemple glorieux pour les combattants juifs.

Au printemps 1943, les conditions sont réunies pour regrouper les forces opposées aux nazis. Afin de renforcer sa place dans la France bientôt libérée, le Parti Communiste présente son Front National comme ouvert à tous les Français opposés aux occupants et aux collaborateurs. Les différentes composantes de la Résistance s'unissent au sein du *Conseil National de la Résistance* dont le 27 mai, nous venons de célébrer le 70^e anniversaire de l'élaboration de son programme.

Les groupes armés FTP-MOI se sont multipliés en zone Sud avec une très forte participation de Juifs : à Lyon le bataillon « *Carmagnole* », à Grenoble le bataillon « *Liberté* », à Marseille « la

compagnie Maurice-Korzec », à Toulouse la « *35^e brigade* » devenue « la *35^e brigade Marcel Langer* » après l'exécution de celui-ci...

C'est dans ce contexte que se réunit la Conférence des responsables des centres de résistance juive communiste des deux zones qui décide de créer un organisme central de coordination, l'*Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide*, unifiant « *Solidarité* » des deux zones, l'*Union de la Jeunesse Juive* (UJJ) créée en mars 1943, l'*Union des Femmes Juives*», les Comités juifs du Secours populaire, la Commission inter-syndicale juive, les Groupes armés juifs des FTP-MOI.

Notre Parole et *Droit et Liberté* deviennent ses organes en yiddish et en français. Des groupes de combat spécifiques de l'UJRE furent constitués, complétant les autres préexistants. Chez les Juifs aussi, devant la communauté de destin désormais évidente, la convergence des différents mouvements de résistance devenait également possible. L'UJRE participa à leur unification partielle au sein d'un *Comité Général de Défense* créé en juillet 1943 qui fut rallié en 1944 par le Consistoire, donnant alors naissance au CRIF (*Conseil Représentatif des Israélites de France*).

Les formes de la résistance

L'action de la Résistance juive communiste a pris des formes variées, nécessaires et complémentaires dont l'importance respective a évolué au cours du conflit.

• C'est d'abord l'information et l'appel à la lutte. Tracts, papillons, journaux en yiddish ou en français jouent ce rôle et par leur seule présence entretiennent l'espoir.

C'est d'abord aux Juifs que ces textes s'adressent. Au fur et à mesure qu'ils sont eux-mêmes informés de la réalité, les communistes font tout pour que la population menacée en prenne conscience. Ils diffusent le texte de l'appel en yiddish des Juifs soviétiques lu à radio-Moscou le 24 août 1941 : « *La question même de l'existence du peuple juif se pose dans son ampleur. Il s'agit de la vie ou de la mort de notre peuple !* » Ils dénoncent le légalisme aveugle et suicidaire de l'UGIF, entrée dans la logique infernale du moindre mal. « *Cet organisme doit préparer le terrain à l'isolement des masses juives dans un ghetto...* » écrit « *Notre Parole* ».

Dès le 6 juin 1942 les militants de « *Solidarité* » distribuent des tracts en yiddish avertissant la population : « *Frères et sœurs (...), D'après les informations que nous recevons de source sûre, les Allemands vont organiser une rafle et une déportation massive de Juifs. (...) Que faire pour ne*



...70^e ANNIVERSAIRE DE L'UNION DES JUIFS POUR LA RÉSISTANCE ET L'ENTRAÏDE

La création de l'UJRE

(Suite de la page 6)

pas tomber dans les mains des bandits SS ? Que faire pour hâter leur fin et ma libération ? (...)

1. Ne pas attendre à la maison les bandits. Prendre toutes les mesures pour se cacher et pour cacher en premier lieu les enfants avec l'aide et la sympathie de la population française.

2. Après avoir garanti sa propre liberté, adhérer à une organisation de combat patriotique pour battre l'ennemi sanguinaire et venger ses victimes. (...) Chaque Juif libre et vivant est une victoire sur notre ennemi. »

Nombre de Juifs n'avaient pu suivre ces appels, mais sans ceux-ci, le bilan de la rafle du Vél' d'Hiv aurait été encore plus lourd. Ils sont les premiers à révéler le 20 novembre 1942 que 11 000 juifs déportés de France avaient été gazés dès leur arrivée.

Les groupes communistes juifs comprirent et exaltèrent immédiatement la portée de l'insurrection du ghetto de Varsovie, « la plus grande lutte de notre peuple martyr depuis le soulèvement de Bar Kochba* (...), une nouvelle étape de la lutte d'autodéfense des masses populaires juives dans tous les pays occupés... »

• Il fallait aussi resserrer les liens avec la population française. Dans ce but on diffuse des tracts ainsi que la brochure de Louis Gronowski et Georges Politzer « L'antisémitisme, le racisme, la question juive » qui analyse leurs racines.

A la mi-août 1942, Charles Lederman avec l'accord de la MOI, obtint une entrevue avec l'archevêque de Toulouse. Il l'informe des déportations, de leur destination, des massacres. Le dimanche 23 août, dans toutes les églises du diocèse, on lut la pastorale de protestation de Mgr Saliège :

« Les Juifs sont des hommes, les Juives sont des femmes ; les étrangers sont des hommes, les étrangères sont des femmes. Tout n'est pas permis contre eux, contre ces hommes, contre ces femmes, contre ces pères et mères de famille ; ils font partie du genre humain ; ils sont nos frères comme tant d'autres ; un chrétien ne peut l'oublier. »

Le dimanche suivant Mgr. Théas, évêque de Montauban, s'exprima à son tour dans le même sens.

"Solidarité" puis l'UJRE jouèrent un rôle important dans le sauvetage des enfants juifs, par exemple lors d'une intervention rue Lamarck, dans un foyer de l'UGIF, d'où des dizaines d'enfants furent extraits pour être mis à l'abri.

• Les résistants appelaient à entraver par la grève ou le sabotage la production dans les ateliers travaillant pour l'armée allemande. « Commerçants juifs, ne faites pas d'affaires avec les Allemands. Personne ne doit travailler avec eux volontairement. Si vous y êtes forcés, sabotez la production, travaillez lentement. »

II. LES ANNÉES DE GUERRE

par **ALEX GROMB**

Ces appels ont été particulièrement suivis chez les gantiers et les fourreurs à la veille de l'hiver russe : articles défectueux, machines détériorées, incendies d'ateliers et d'entrepôts de vêtements militaires...

• Certains militants germanophones, essentiellement des femmes, furent affectés à ce qu'on appelait le « Travail allemand »**, tâche extrêmement dangereuse d'information et de démoralisation des troupes d'occupation.

• Tout un travail technique indispensable procurait papier, encre, ronéos, machines à écrire, tickets d'alimentation, papiers d'identité, tampons, argent, planques, dépôts, moyens de transport, réseaux de communication, etc.

milices patriotiques juives, qui participent activement aux combats. Ces unités ont joué un rôle de première importance par exemple dans la reconquête de l'Hôtel de Ville de Paris, dans la libération des villes de Lyon et de Toulouse, de Nîmes. Au lendemain de la Libération de Paris, la compagnie Rayman est intégrée aux Forces Françaises Libres.

Quel a été le bilan de cette résistance des Juifs ?

Qui étaient ces résistants des organisations juives communistes ?

C'étaient bien sûr ceux qui, avant la guerre, étaient déjà liés à la sous-section juive de la MOI et notamment les anciens d'Espagne.

nemi, contribué à la démoralisation des forces d'occupation, au blocage de troupes à l'Ouest et facilité la Libération, contribuant par là à placer la France au rang des vainqueurs.

Les immigrés ont représenté une grande part des 75 000 juifs déportés de France, dont seuls 2 500 sont revenus. Parmi ceux qui ont été pris comme otages, comme résistants et fusillés ou déportés, les Juifs communistes tiennent une place prépondérante. Les groupes de Paris furent durement touchés en 1943 par trois grandes vagues d'arrestations, dont celle du groupe Manouchian.

L'affiche rouge conçue comme une mise au pilori de ses membres témoigne involontairement de leur lutte et de leur sacrifice.

L'identité juive de cette résistance a parfois été mise en cause. Pourtant, parmi les Juifs en France, les communistes sont ceux qui ont tenu la plus grande place dans la lutte armée, qui en ont payé le prix le plus lourd. En 1944, Marcel Rayman, l'un des vingt-trois de l'Affiche rouge lançait à ses juges : "En tant que Juif, je ne voyais pas d'autre issue que de prendre les armes à la main pour lutter contre vous".

La meilleure réponse est le fait qu'une grande part des Juifs s'est reconnue dans cette résistance et l'a soutenue. Beaucoup admirèrent la détermination et le courage des communistes, qui leur apparaissaient les plus décidés à se battre tout de suite et les plus riches en martyrs.

Cependant, se présentant comme le grand parti patriotique, le PCF a semblé pendant un certain temps gêné de reconnaître la place qu'ont pu tenir dans la Résistance les immigrés et notamment les Juifs.

« Parce qu'à prononcer leurs noms sont difficiles ? » écrira Aragon, plus tard... ■■■ (à suivre...)

* Bar Kochba avait organisé entre 132 et 135 la dernière révolte des Hébreux contre l'occupation romaine.

** NDLR Lire en pp.2 et 10 "Le Travail allemand à l'honneur".



• La lutte armée a commencé par des actions isolées symboliques avant de devenir une véritable guérilla urbaine. Elle a pris la forme d'attaques directes contre des soldats ou des officiers allemands, de lieux fréquentés par les occupants, d'objectifs militaires (emplacements de DCA, postes d'essence), de sabotage de voies ferrées, plus tard des actions contre les collaborateurs... Citons parmi les centaines de faits d'armes de ces combattants le bilan des FTP juifs de Paris : 16 garages incendiés, 15 bureaux de recrutement du STO attaqués, 78 fabriques et dépôts destinés aux Allemands détruits, 123 camions et autos détruits, 62 hôtels et restaurants d'Allemands attaqués, 31 déraillements, l'attaque de 19 camions bondés de soldats, de 41 unités d'infanterie, de 7 casernes, de 2 batteries de DCA, de 17 groupes d'officiers, l'exécution de 11 traîtres et de 40 officiers supérieurs dont le colonel Ritter responsable du STO en France...

Citons aussi à Toulouse celle de l'avocat général Lespinasse qui avait requis la peine de mort contre Marcel Langer, à Marseille l'attaque à la grenade contre des officiers au Splendid...

À la fin ce sont des maquis MOI puis de véritables unités militaires, les

Y ont joué un très grand rôle les jeunes issus du YASK, de l'AYK et ceux qui s'étaient formés dans les patronages, souvent très jeunes, âgés de 15 à 20 ans, totalement francophones.

Face aux persécutions, des communistes juifs qui avant-guerre ne militaient pas dans le milieu juif, se sont tournés vers ces organisations juives. Beaucoup d'autres sont devenus communistes parce qu'ils étaient juifs et trouvaient à la fois un moyen de lutter, des explications et une alternative de fraternité.

Dans cette résistance juive la place des femmes était particulièrement importante. Elles ont tenu un rôle primordial dans la logistique des groupes, au péril de leur vie.

La part des Juifs dans la résistance française a été particulièrement grande. Les FTP-MOI et parmi eux les Juifs immigrés ont été des combattants de la première heure. On peut souligner leur niveau d'engagement particulièrement précoce et particulièrement élevé au début de la lutte armée dans les années sombres de 41 à 43, ce qui s'explique par les persécutions et l'illégalité auxquelles ils étaient soumis, par leur désir de vengeance, de lutte pour la survie face à la politique d'extermination. Ils ont porté des coups importants à l'en-

Agenda de la mémoire

Olga Bancic

Le jeudi 4 juillet, à 16h.30, nous serons présents lors du dévoilement par le Maire de Paris d'une plaque commémorative à la mémoire de **Olga Bancic** au 114 rue du Château, Paris 14^e, lieu de son dernier domicile officiel connu.

* Texte de la plaque : Ici vivait Olga Bancic, résistante F.T.P. M.O.I. de l'île de France, membre du groupe Manouchian exécutée par les nazis à Stuttgart le 10 mai 1944 à l'âge de 32 ans morte pour la France et la Liberté.

NDLR Une occasion de relire l'incontournable Orchestre rouge de Gilles Perrault.



Auschwitz

NOTRE HONNEUR,
NOTRE COMBAT

Aragon, en 1943, signant « *François, la Colère* », écrit ces vers déchirants :

*Auschwitz ! Auschwitz ! ô syllabes
sanglantes
Ici l'on vit, ici l'on meurt à petit feu.
On appelle cela l'exécution lente.
Une part de nos cœurs y périt peu à
peu.*

À juste titre, la Fondation Auschwitz-Birkenau s'emploie depuis plusieurs années à solliciter des États qu'ils versent une contribution financière nécessaire à l'entretien du camp d'extermination ; en premier lieu, évidemment, ceux qui comptent le plus grand nombre de martyrs. Sur les 120 millions d'euros indispensables, 100 millions ont déjà été promis par 23 pays. Mais la Hongrie se fait tirer l'oreille et envisage de ne donner que 110 000 euros... dans quelques années. Et pourtant, sur un million cent mille victimes, qui ont péri à Auschwitz, 400 000 étaient des juifs hongrois : la nationalité hongroise était, on le voit, la nationalité la plus nombreuse. Orban, le Premier ministre, a beau déclarer ne pas vouloir que la Hongrie devienne un pays de haine et d'antisémitisme, les faits le démentent. D'autant plus que le mouvement fascinant *Jobbik* bat librement le pavé et clame ouvertement son antisémitisme. D'autant plus qu'il est envisagé d'élever une statue à la gloire de l'amiral Horthy. Ce sinistre personnage nommé régent en 1920 après avoir écrasé la République des Conseils proclamée par les partis communiste et social-démocrate unifiés. Devenu dictateur, rallié à Hitler et Mussolini, c'est lui qui livra les juifs hongrois à la barbarie nazie. A la fin de la guerre, il réussit à gagner le Portugal de son ami Salazar où il mourut dans son lit en 1957.

Dans un poème prémonitoire, Paul Éluard écrit :

*Ceux qui ont oublié le mal au nom
du bien
Ceux qui n'ont pas de cœur nous
prêchent le pardon
Les criminels leur sont indispensables
Ils croient qu'il faut de tout pour faire
un monde...
Les femmes d'Auschwitz, les petits
enfants juifs
Les terroristes à l'œil juste les otages
Ne pouvaient pas savoir par quel
hideux miracle
La clémence serait ardemment
invoquée. ...
Il n'y a pas de salut sur la terre
Tant que l'on peut pardonner aux
bourreaux.*

En ces temps où, sur le terreau de la crise, les tenants de la xénophobie, du racisme, aidés par la complaisance du système politico-médiatique, veulent égarer notre peuple sur des voies illusoire, l'engagement de l'UJRE aux côtés des forces progressistes est plus que jamais utile.

Pour une société juste et fraternelle, pour la dignité de la France. ■ **HL**

MÉDITATIONS SUR LA VIE ET LA MORT
À AUSCHWITZ-BIRKENAU

Comme beaucoup de rescapés des camps d'extermination, Otto Dov Kulka, quatre-vingt ans, d'origine tchèque, a décidé de retourner sur les lieux où il est arrivé avec son père et sa mère, après un séjour dans une bourgade de Bohême. Arrivé en septembre 1943 à Theresienstadt, il a été libéré à la fin de l'hiver 1945 après avoir participé à la marche de la mort commencée le 18 janvier. Un voyage en Pologne en 1978, à l'occasion d'un colloque, le décide à revisiter ce lieu de toutes les souffrances qu'il surnomme la « *Métropole de la Mort* ». Il en sort plus qu'un témoignage. Et c'est ce qui fait tout l'intérêt de ce livre : au-delà des faits – qui méritent encore et toujours d'être rappelés, d'autant plus que les personnes ayant connu cette expérience commencent à disparaître –, l'auteur médite sur le mystère de sa survie. Au milieu des scènes d'horreur qui remontent à la mémoire quand il se promène au milieu des baraquements ou à proximité des fours crématoires, des réflexions lui viennent à l'esprit qu'il nous fait partager. Comme beaucoup de ceux qui ont pu réchapper de ces usines de Pluton, il s'interroge sur les raisons de ce miracle absolu. Pourquoi s'est-il retrouvé dans le camp familial, dont les occupants ont connu un traitement un peu meilleur, les parents n'étant pas séparés des enfants ? Il avait vite compris, même s'il n'avait alors que neuf ans, que l'espérance de vie était de six mois pour la plus grande majorité des internés qui n'étaient pas conduits immédiatement à la chambre à gaz. Ni plus, ni moins. Il a fini par comprendre que ces rares camps familiaux étaient des vitrines destinées aux visiteurs étrangers, surtout au *Comité international de la Croix-Rouge*. Les membres de cette noble institution ne se sont d'ailleurs pas montrés particulièrement curieux ni à Terezin ni à Auschwitz. A tel point que les Allemands ont fini par supprimer ces asiles destinés à cacher leurs exactions.

L'auteur, tout en décrivant son quotidien, les punitions, les exécutions, les rassemblements pour partir vers l'étape finale du séjour des prisonniers – je veux parler de la cheminée toujours fumante – explique en quels termes et pourquoi il s'est mis à douter de l'existence de Dieu. Il tente aussi de nous faire comprendre de quelle manière a pu s'organiser au sein d'un tel délire une existence communautaire, sur le plan sanitaire comme sur le plan culturel, politique ou religieux (il souligne la montée en puissance de l'idéal sioniste). Il raconte aussi les rêves dont il a pu se souvenir et qui concernent ces longs mois. En somme, il tente de cerner la réalité de ce qui s'est joué avec ces hommes et ces femmes, mais aussi de réfléchir sur les ressources de l'homme placé dans ces conditions abominables. Il essaye aussi de retranscrire ses pensées d'enfants et de les examiner avec l'esprit d'un adulte.

Difficile de parler de « beauté » pour un tel ouvrage. Mais il y a une certaine beauté dans les récits de cet auteur qui ne se paye pas de mots. Il ne magnifie pas les victimes. S'il éprouve une compassion illimitée pour elles, il ne veut pas faire de leur martyre un signe transcendantal car personne n'a choisi cette mort. Lui, comme les autres, a tenté le tout pour le tout pour échapper à cette mort omniprésente. Il nous touche profondément, mais ne cherche pas à susciter les bons sentiments, car cette horreur ne peut que susciter à de décennies de distance de la haine et des sentiments violents. Il nous le dit, avec calme, avec une sorte de détachement qui laisse deviner son insondable blessure et sa colère sans frein. ■ **GGL**

* **Otto Dov Kulka**, « Paysages de la Métropole de la Mort » (*Landscapes of the Metropolis of Death: Reflections on Memory and Imagination*) traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Éd. Albin Michel, collection « Grandes traductions », Paris, 2013, 16,50 €

CHARLOTTE DELBO
UNE FEMME NOUS PARLE

par JEANNE GALILI-LAFON



Charlotte Delbo (1913-1985)



*Ce point sur la carte
Cette tache noire au centre de l'Europe
Cette tache rouge
Cette tache de feu cette tache de suie
Cette tache de sang cette tache de cendres
Pour des millions un lieu sans nom.*

(...)

*Depuis quelques années on sait
On sait que ce point sur la carte c'est Auschwitz
On sait cela
Et pour le reste on croit savoir >>>*

Et pourtant tant de témoignages ont paru sur l'univers concentrationnaire, ceux de grands écrivains (David Rousset, Robert Antelme, Primo Levi, Georges Semprun...), quant à nous lecteurs, « *on sait cela ? on croit savoir ?* » Or voilà que cette année, on découvre ou l'on redécouvre enfin Charlotte Delbo, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. Alors qu'elle est considérée aux États-Unis comme l'équivalente de Primo Levi.

Née en 1913 dans un milieu d'ouvriers immigrés italiens (père chef monteur), elle se passionne pour la littérature, suit les cours de l'Université ouvrière organisée par le parti communiste. Elle adhère à la jeunesse communiste en 1932, est introduite dans le groupe de jeunes philosophes marxistes. C'est à l'université qu'elle rencontre celui qu'elle appelle « *le beau jeune homme* », militant communiste lui aussi, Georges Dudach en 1934. Ils se marient.

Autre rencontre capitale : elle devient la secrétaire, mieux encore l'assistante de Louis Jovet, directeur du théâtre de l'Athénée. Avec lui, elle découvre l'amour du théâtre, Molière, Musset, Giraudoux dont les personnages ne cessent de l'accompagner. Quand la France est envahie par les nazis, Charlotte Delbo et son mari entrent dans la Résistance.

Ils louent un studio sous un faux nom. Elle est chargée de prendre des notes sur Radio Londres et Radio Moscou pour les faire parvenir aux « *Lettres françaises* », dirigées par Jacques Decour.

Ils sont arrêtés. Georges Dudach sera fusillé au Mont Valérien le 23 mai 1942. Charlotte, après être passée par la Santé, est transférée au Fort de Romainville, déportée dans le convoi du 23 janvier 1942. C'est le seul convoi de femmes politiques.

Elle devient le n° 31 661, « *un bon numéro puisqu'on peut encore le lire sur mon bras gauche* ». Certains noms sont connus : Marie-Claude Vaillant-Couturier, Danielle Casanova, Mai Politzer... Quarante-neuf d'entre elles sur 231 reviendront d'Auschwitz.

Dans sa trilogie* comme dans toute son œuvre, c'est une femme qui nous parle, qui nous donne à voir et qui nous bouleverse. Une sincérité directe, une mise à nu qui refuse de voiler la crudité du réel et en même temps un langage poétique, charnel, comme une éclaircie dans cet enfer. Ce n'est pas un récit chronologique (mais qu'est-ce que la chronologie dans un monde sans repères, sans les objets qui disent les heures, le temps qui passe). Il y a la nuit, si brève, et le jour qui commence à quatre heures du matin dans l'obscurité froide de l'appel interminable. Il faut tenir.

Pas de chronologie mais des moments qu'elle saisit, dans des chapitres parfois courts, fragments pleins de sensations qui vous prennent au corps, fixés dans sa mémoire. Ainsi dans *Une connaissance inutile*, le chapitre « *Le ruisseau* » me paraît très révélateur de son écriture de femme. Les déportées travaillent près d'un ruisseau, il fait encore très froid et la kapo permet aux femmes de se laver. Le souvenir de cette eau est si intense qu'il fait disparaître le décor, ses compagnes, l'odeur des crématoires et même sa propre odeur. Instant ineffable où elle essaye de laver chaque partie de son corps le plus vite possible « *maintenant je commence par où ? La figure ou le derrière ?* » pieds noirs de

GEORGE STEINER OU LA LONGUE VIE DE LA MÉTAPHORE DE LA SHOAH

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

Je l'affirme et je persiste : George Steiner est l'un des plus brillants esprits de notre temps. D'origine viennoise, il est né à Paris en 1929. Son père qui avait compris le danger que représentait le nazisme pensait néanmoins que les Juifs étaient en danger partout et lui a fait apprendre trois langues maternelles : l'allemand, le français et l'anglais. Sa mère, polyglotte lui apprit à lire *L'Iliade* dans le texte à six ans. Steiner a fait ses études au lycée Janson de Sailly. Quand la guerre est aux portes de la capitale, sa famille part pour New York. Il est l'un des deux « survivants » parmi les élèves juifs du lycée. Cela va le hanter toute son existence. Il étudie la littérature à l'Université de Chicago, mais aussi les mathématiques et la physique. Il finit ses études à Harvard et obtient une bourse pour aller à Oxford, où il soutient sa thèse. Ses premiers travaux, il les consacre à la tragédie et à Shakespeare. Son premier livre, *The Death of Tragedy (La Mort de la tragédie)* est refusé par les éditeurs et ne paraîtra qu'en 1961. Mais le champ de sa réflexion s'étend à différents domaines : aux grands maîtres de la littérature, comme Dostoïevski et Tolstoï, à la philosophie (il écrit une étude sur Heidegger), au théâtre, qui reste sa passion (comme le prouvent *Les Antigones*, qui figurent dans le présent recueil). Mais c'est d'abord la traduction qui se révèle un centre d'intérêt privilégié, comme le montre son livre, « *Après Babel : une poétique du dire et de la traduction* », paru en anglais en 1975. Steiner voit dans le mythe de la tour de Babel la voie royale pour s'interroger sur la nature et les développements de la culture.

Dans le château de Barbe-bleue (1973) est la première pierre de cette quête qui se traduit par la rédaction de plusieurs ouvrages comme *Grammaire de la création*, « *Une certaine idée de l'Europe* » ou « *Extraterritorialité* ». Steiner a également une œuvre romanesque, qui est marquée par *The Portable to San Cristobal of A. H.* (en français, *Le Transport de A. H.*), publié en 1981 où il raconte l'histoire d'un Juif, Emmanuel Lieber, qui pourchasse les nazis en Amérique latine et retrouve Hitler dans la jungle, ou encore *À cinq heures de l'après-midi*.

Une bonne partie de ses livres est parcourue par l'idée que l'Holocauste a métamorphosé l'histoire du monde, mais d'abord la relation des Juifs avec leur religion. Athée, Steiner, étudie volontiers la Bible avec application et sagacité, mais veut demeurer un Juif par raccroc, un Juif qui n'appartient plus à sa communauté. Quoi qu'il en soit, il a toujours porté le fardeau de ces six millions de morts et ne cesse de penser à eux, se considérant comme un enfant qui a échappé de justesse à ce destin, grâce à la clairvoyance de ses parents.

Dans le gros volume préparé par Pierre-Emmanuel Dauzat dans la collection « Quarto », ce dernier n'a pas choisi les pages les plus connues de l'auteur. Presque tous les textes qu'il a rassemblés sont peu connus et ont parfois été publiés dans notre pays par de petits éditeurs. Sur trois textes, l'un est paru dans une revue, l'autre chez un éditeur confidentiel. Seul le dernier est la reprise d'un très beau passage de son premier roman : *Le Transport de A. H.*, longue et poignante litanie.

Le héros du livre (un double de Steiner, de toute évidence) écrit et récite une sorte de *kaddish* qui ne s'adresse qu'aux victimes de cet épouvantable massacre – un massacre systématique et industriel (ce n'est pas fortuit si Steiner a dédié un de ses ouvrages à l'historien Raoul Hilberg, l'auteur de l'incontournable somme qu'est *La Destruction des Juifs d'Europe*). Cette prière des morts de la Shoah n'est pas une pure et simple lamentation ; c'est aussi une tentative de comprendre et les raisons et les effets de ce crime de masse, tentative qui est déjà à l'œuvre dans le post-scriptum de *Langage et silence*, et Steiner cite le journal d'un enfant prisonnier du ghetto de Varsovie où l'on trouve la même intensité et les mêmes questionnements. Il discerne aussi une sorte de Satan digne de l'Apocalypse de Jean («... et sa bouche sera une fournaise et sa langue une épée destructrice ») qui aurait prémédité « ça ». Ce « vieux rêve de monstre », c'est en réalité l'humanité qui le porte en soi, et peut-être encore plus les Juifs.

Dans « *Comment taire ?* », un texte achevé en 1985, Steiner discute la question de la liberté d'Abraham. Et là, il ne conçoit pas que ce soit Dieu qui lui ait ordonné de sacrifier son fils mais le démon en personne. Cette méditation s'oppose bien sûr à tout que l'hébraïsme enseigne. Et il s'en prend aux rabbins et à ceux qui les écoutent :

« *Pendant des siècles, vous les hommes, vous avez argumenté, vous avez débité et embrouillé des mots. Vous avez lu vos textes jusqu'à en devenir aveugles et bossus, courbés sur la lettre unique ou sur la voyelle manquante. Pendant des siècles,*

vous avez proclamé la vérité comme si vous aviez réussi à la capturer entre vos doigts. »

Steiner sait que le venin du doute s'est insinué dans tous les esprits et que le sacrifice d'Abraham est un épisode biblique qui ne fait que renforcer cette suspicion.

Le texte le plus important des trois est « *la Longue vie de la métaphore* ».

A ses yeux, l'Holocauste a introduit dans la conscience un dilemme herméneutique. Un Juif peut-il encore parler à Dieu après Auschwitz ? Et le langage de la prière, peut-il être cynique, accusateur ou désespéré ? Le problème est que la Shoah interdit *de facto* tout mode d'expression s'y rapportant. C'est une forme de l'indicible. Tout juif, pieux ou mécréant, est l'héritier de cette grande affaire puisqu'il ne sait à quoi ou à qui il doit sa survivance.

Et là, Steiner fait ce qu'on hésite toujours à faire, déceler les véritables sources de la catastrophe de la dernière guerre : il les trouve dans les écrits de Martin Luther qui datent des années 1540 ; il les trouve dans l'appel séminal à l'identité germanique qu'on découvre dans l'œuvre du philosophe Fichte. Cette *Ausrottung* (extermination) des Juifs a une histoire allemande bien précise, même si elle s'étend à d'autres pays et à d'autres cultures. (J'y aurais ajouté Hölderlin dans ses écrits en prose). Henri Heine en est déjà conscient et Nietzsche l'a perçu avec une incroyable clairvoyance puisqu'il a assimilé l'antisémitisme meurtrier à l'esprit allemand.

Il convoque ensuite Franz Kafka comme celui qui a eu la prémonition du drame (là, je suis plus sceptique car la Colonie

(suite de la page 8)

crasse, orteils dont les ongles sont restés collés aux bas, cuisses, poils du pubis. Soixante-sept jours sans se déshabiller. Le corps nu apparaît dans sa puanteur : diarrhée qui macule son derrière, odeur nauséabonde. Elle frotte jusqu'au sang ce corps dont elle sent les os sous sa main, « *d'abord doucement, parce que cette sensation de l'eau sur le visage était si nouvelle, si merveilleuse mais je me suis vite reprise. Il n'y avait pas de temps à perdre* » Cruidité de ce corps qu'elle ne craint pas de montrer dans ce qui serait sa déchéance : le corps et la faim, le corps et la soif, lèvres séchées par la soif, le corps qui doit marcher, obéir ou être envoyé au four crématoire. Et pourtant cette évocation est pleine de sensualité d'un corps auquel elle redonne vie. Comme le symbole de sa dignité.

Comment survivre ? Pendant l'appel passent devant elle, sur un brancard trop court, les mortes de la nuit « *les jambes – les tibias – pendent avec les pieds au bout, maigres et nus. La tête pend de l'autre côté, osseuse et rasée.* »

Et cette vision, désespérante pour elle déjà désespérée, du corps féminin disloqué, insupportable dans sa nudité inhumaine, lui redonne la volonté de vivre. « *Je ne veux pas passer sur la petite civière* » répète-t-elle, « *pas passer sur la petite civière avec les jambes qui pendent et la tête qui pend, nue sous la couverture en loques.* »

La vie, la mort, la conscience que Charlotte en a : « *Je sais que toutes celles qui passent passent pour moi, que toutes celles qui meurent meurent pour moi* »

Comment survivre ? Être seule c'est renoncer et accepter presque de mourir, de finir dans « *la fumée qui monte* ». Alors que Charlotte et ses compagnes veillent à être toujours ensemble, au travail, à l'appel : il faut tenir, « *le cou dans les épaules, le thorax rentré, chacune met ses mains sous les bras de celle qui est devant* »

Ainsi circule un peu de chaleur, chaîne vivante image de leur solidarité de femmes, « *celles qui vous soutiennent ou vous portent quand vous ne pouvez plus marcher, celles qui vous aident à tenir quand vous êtes à bout de force et de courage* ».

Comment survivre ? Par le théâtre, par les personnages, Alceste, Électre, Antigone, Ondine... C'est à Ravensbrück qu'elle et ses compagnes arrivent à reconstituer de mémoire *Le Malade imaginaire* qu'elle met en scène, c'est *Le Misanthrope* qu'elle apprend par cœur grâce à un petit classique que lui a donné une gitane contre un morceau de pain. Le théâtre, la poésie, il ne s'agit pas seulement de garder la mémoire mais de redonner un moment d'humanité, de vérité contre la barbarie...

Tenir pour témoigner. Elle a attendu près de vingt ans avant de publier son œuvre pour qu'elle soit digne de ses compagnes, mortes ou vivantes, pour que ce soit vrai ou comme elle l'écrit « *aujourd'hui je ne suis pas sûre que ce que j'ai écrit soit vrai. Je suis sûre que c'est véridique* ».

Nous, lecteurs, nous avons bien ce sentiment de vérité. Elle nous le donne par sa façon d'être attentive aux faits, de savoir regarder ce qui, dans l'horreur, peut rester beau : « *Nous sommes prises dans un bloc de glace dure, coupante, aussi transparent qu'un bloc de cristal. Et ce cristal est traversé de lumière, comme si la lumière était prise dans la glace, comme si la glace était lumière* ». Elle nous le prouve par la lucidité avec laquelle elle constate que la monstruosité d'Auschwitz, elle peut, vivante, l'écrire : « *Et maintenant je suis dans un café à écrire cette histoire – car cela devient une histoire* ».

De même, cet homme qu'elle a aimé, qu'elle a eu le droit de revoir quelques instants dans sa cellule, a été fusillé et pourtant

« *Je n'ai pas pu mourir avec lui
Et je n'en suis pas morte* ».

Écriture et engagement politique, Charlotte Delbo sera, jusqu'au bout, une femme qui n'a jamais renoncé. Elle peut écrire cette « **PRIÈRE AUX VIVANTS POUR LEUR PAR-DONNER D'ÊTRE VIVANTS** » :

(extrait)

*Comment comment
vous ferez-vous pardonner d'être vivants
comment comment
vous ferez-vous pardonner
par ceux-là qui sont morts
pour que vous passiez
bien habillés de tous vos muscles
que vous buviez aux terrasses
que vous soyez plus jeunes chaque printemps
Je vous en supplie
faites quelque chose
apprenez un pas
une danse
quelque chose qui vous justifie
qui vous donne le droit
d'être habillés de votre peau de votre poil
apprenez à marcher et à rire
parce que ce serait trop bête
à la fin
que tant soient morts
et que vous viviez
sans rien faire de votre vie. ■*

* **Charlotte Delbo**, *Auschwitz et après* ? Éd. de Minuit, Paris :

I. *Aucun de nous ne reviendra*, 1970, 184 p., 9,65 € -

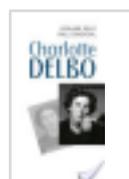
II. *Une connaissance inutile*, 1970, 192 p., 12,90 €

III. *Mesure de nos jours*, 1971, 214 p., 13,90 €.

A lire aussi

Violaine Gelly et Paul Gradwohl, *Charlotte Delbo*, Éd. Fayard, Paris, 2013, 324 p., 19 €

(suite en page 10)



GEORGE STEINER...

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

(suite de la page 9)

■ ■ ■ pénitencier a rapport d'abord avec la question du nom, question qui travaille l'écrivain pragois). Mais il a raison de citer Karl Kraus, homme de lettres juif et antisémite de Vienne, qui annonce le désastre dans *Les Derniers jours de l'humanité*. En somme, il est persuadé que « la Shoah est le ciment de l'identité juive » de nos jours. D'où toutes ces complications de toutes sortes, comme cet Israël « malade de Dieu ».

George Steiner conclut son texte en citant un poème de Paul Celan et en le commentant : « nous avançons là dans la sphère de la métaphore vécue du langage à côté de lui-même... »

Alors le dialogue est-il rompu avec Dieu ? Sommes-nous dans l'ère du langage du silence ? L'auteur a son idée, mais il laisse une ouverture à ses lecteurs, une fois qu'ils ont compris que la Shoah dépasse toute pathologie historique, économique, sociale et éthique. Ce dialogue va continuer – mais en quels termes ? ■

* **George Steiner**, *Œuvres*, 2013, Éd. Gallimard, coll. Quarto, traduit de l'anglais sous la direction de Pierre-Emmanuel Dauzat. 1216 p., 25 €.

HISTOIRE

LE "TRAVAIL ALLEMAND"

(suite de la page 2)

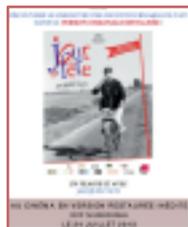
■ ■ ■ Le 7 juin, la Mairie de Paris rendait hommage à **Peter Gingold** en présence, et de sa famille française, et de sa famille allemande, dont sa fille Silvia que nous connaissons victime des interdictions professionnelles en RFA. L'occasion en était donnée par la parution en français de son ouvrage posthume, *Jamais résignés, parcours d'un Résistant du XX^e siècle**, publié à l'Harmattan comme le livre de son frère Siegmund (*Mémoires d'un indésirable, Juif, communiste et résistant – un siècle d'errance et de combat*).

Le livre de Peter Gingold est tout sauf le témoignage d'un ancien combattant. C'est un appel vibrant à la lutte. Il se dévore et s'arrache. Il s'en est déjà vendu plus de 3000 exemplaires. Beaucoup, qui n'ont pas connu l'auteur ont pu le découvrir à divers âges, à travers un diaporama, affichant une incroyable vitalité, malicieuse, pugnace, drôle. L'auditoire éclate de rire et lui avec son auditoire ! Fraternel et irréfutable, animé d'une inextinguible passion antinazie, cet homme qui ne sut pas vieillir courait encore à 90 ans d'un pied léger et marchait beaucoup car « elles ne manquent pas, les occasions de marcher ! ». Dans la salle, Siegmund, le dernier des trois frères Gingold ayant servi au Travail allemand, parla du péril nazi et nous invita à observer une minute de silence en hommage à Clément Méric, assassiné la veille par des nostalgiques de la violence fasciste. D'autres intervenants* ont parlé et très bien parlé. ■ **N. Mokobodski**

* U. Schneider, *secr. gnl de la FIR* et pdt. de la *Fédération des persécutés du régime nazi* – on lui doit l'édition allemande du livre –, A. Jollet, historienne, C. Penetier, dr. du *Maitron*, G. Krivopissko, conservateur au *Musée de la Résistance Nationale* et M. Cling copdt. de la *FNDIRP*. * **Peter Gingold**, *Jamais résignés*, Éd. de l'Harmattan, 2013, 190 p., 22 €.



JACQUES TATI *Jour de fête* et *Les vacances de Monsieur Hulot*



de Jacques Tati sortiront en versions restaurées, à partir du 24 juillet.

Bonne occasion de rappeler à nos lecteurs l'ouvrage de notre collaboratrice Laura Laufer*. Ce livre montre que les choix de mise en scène, dans les films de Tati, s'articulent sur la signification sociale de l'œuvre et confrontent la place du travail au regard du temps libre et des loisirs. Cet essai avance l'idée que le regard lucide de Jacques Tati reflète son temps et qu'il est à ce titre un cinéaste de l'histoire et de l'utopie.

HISTOIRE

Capa, Taro, Chim

"LA VALISE MEXICAINE"

LES NÉGATIFS RETROUVÉS DE LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE

par BÉATRICE COURRAUD

« La Valise mexicaine » de Robert Capa est déballée au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme jusqu'au 30 juin 2013. Disparue depuis 1939, cette valise a refait surface en 2007, à Mexico.

A l'intérieur, un trésor : trois boîtes de rouleaux de pellicule soigneusement classés, contenant près de 4 500 négatifs d'images de la guerre d'Espagne (1936-1939) signés de Robert Capa, de sa compagne Gerda Taro et de leur ami David Seymour. Ces images nous replongent dans des événements qui constituèrent un prélude tragique aux années de fer et de sang qui allaient suivre.

Robert et Gerda, cela aurait pu être le titre d'une romance, « trois petits tours et puis s'en vont ». Mais la rencontre de ces deux êtres d'exception n'a rien de fortuit.

Parce qu'ils étaient tous deux exilés, fuyant l'antisémitisme et le fascisme, **Robert Capa**, de son vrai nom Endre Ernő Friedmann, juif hongrois, et **Gerda Taro**, de son vrai nom Gerta Pohorylle, juive allemande née d'une famille juive polonaise, ont naturellement lié leur destin à la cause révolutionnaire. Engagés tous deux à gauche, unis, réunis par un grand amour et une même passion pour la photographie, mais pas n'importe laquelle, ils se lancent dès leurs premiers pas dans le photojournalisme dont ils seront des pionniers – Gerda Taro est même considérée comme « la mère du photojournalisme » – un art exigeant qui les conduit en pleine guerre d'Espagne aux côtés des Républicains espagnols.

Ils seront en réalité trois à risquer ensemble cette folle aventure, Capa, Taro et David Seymour dit **Chim**, de son vrai nom : Dawid Szymin, juif polonais. Ils offrent, chacun à leur manière, et selon leur personnalité, tout ce qu'ils possèdent de talent, d'audace et de foi politique au *Frente Popular*.

On a un coup au cœur en entrant dans la salle d'exposition du musée. Ce passé-là, longtemps occulté, particulièrement en Espagne, reste inscrit dans nos mémoires tant les forces sont inégales, dans cette guerre civile : d'un côté les nationalistes espagnols fortement aidés, armés, soutenus militairement par Hitler et Mussolini, de l'autre les forces républicaines, manquant d'armes, de munitions et de matériel, auxquelles se sont ajoutés les volontaires étrangers constitués en brigades, ces fameuses *Brigades internationales*.

Ces volontaires venaient de 53 pays différents. Ils étaient 35 000 et 15 000 d'entre eux furent tués. Près d'un quart était d'origine juive. La plupart de ceux qui parlaient le yiddish furent versés dans la



Compagnie Botwin ainsi nommée en hommage à Naftali Botwin, jeune militant communiste polonais exécuté quelques années plus tôt.*

Forcés à l'exil, ces hommes et femmes de vingt ans comprennent que ce qui se joue sur le sol espagnol, c'est tout à la fois le sort de l'Europe et celui des juifs menacés par la haine antisémite. Le 28 mars 1939, les troupes franquistes entrent dans Madrid. C'est la *Retirada*, la retraite.

C'est une défaite, certes, et amère, mais qui porte aussi en elle l'espoir car la guerre d'Espagne a suscité un élan mondial de solidarité malgré le pacte de non-intervention lâchement signé par la France de Léon Blum et par la quasi-totalité des pays européens.

Les Républicains espagnols et les brigadistes étrangers réfugiés en France seront entassés dans ces camps que l'on appellera « les camps du déshonneur », véritables camps de concentration, ceux de Gurs, Rivesaltes, Argelès-sur-Mer, Saint-Cyprien, ... et maintenant prisonniers dans des conditions effroyables.

Beaucoup d'entre eux, forts de l'expérience acquise lors de ce grand combat antifasciste, s'engageront ensuite dans la Résistance française, en particulier dans les rangs des FTP-MOI...

On pense à Lise et Artur London, Pierre Georges (Colonel Fabien), Henri Rol-Tanguy, Marcel Langer, Joseph Epstein (Colonel Gilles) Joseph Bocsov ou Jozsef Boczor dit Ferenc Wolff...

On a un coup au cœur en voyant les uns après les autres les clichés réalisés par les trois reporters. On ne peut se détacher de certaines photographies, celles notamment qui montrent des soldats aux uniformes dépareillés, avec ou sans casquettes, qui sourient à l'appareil et portent dans leurs yeux un immense espoir, des enfants jouant parmi les ruines après un bombardement, une femme allaitant son bébé au milieu de la foule, devant une morgue, *los Dinamiteros*, mineurs des Asturies qui combattent à la dynamite durant le siège d'Oviedo en 1937, puis la longue colonne de réfugiés marchant vers la frontière française, les exilés républicains emmenés vers un camp d'internement en 1939...

Chaque photographie imprime sa marque



Robert Capa - Exilés républicains marchant sur la plage vers le camp d'internement de Barcarès, France, mars 1939.

Photo prise au MAHJ - Original © International Center of Photography / Magnum

personnelle. **Taro** a une vision rapprochée de la souffrance, de la mort ; elle trouve des angles inédits audacieux pour capter la réalité de la guerre. **Capa** a une vision réaliste, frontale, inspirée par le constructivisme et le graphisme russes qui provoque un effet spectaculaire. **Chim**, lui, a une vision profondément humaniste.

On lit avec émotion les fac-similés de lettres de l'ambassadeur d'Espagne à Paris, du directeur du magazine communiste *Regards* et de celui du magazine *Vu* demandant aux milices du Front Populaire l'autorisation de laisser entrer, circuler, sortir *los camaradas*.

Il y a aussi une part d'intime, très émouvante avant l'engagement en Espagne : ces photographies de Gerda endormie sur un lit, prises par Capa à Paris en 1935, à la fois douces et lumineuses et d'autant plus poignantes que l'on connaît le sort tragique des photojournalistes : Gerda Taro mourra en 1937 à la bataille de Brunete, à l'âge de 27 ans, écrasée accidentellement par un tank. Robert Capa sautera sur une mine en Indochine en 1954, il avait 41 ans. Quant à leur ami David Seymour, il sera tué par des tirs à Suez quelques années plus tard. Les photos demeurent, telles des armes brandies, pour porter témoignage devant l'Histoire. Un acte à la fois artistique et de résistance. ■

* *PNM* n°306: **B. Ebenstein** sur le livre d'E. Wuzek et L. Wuzek-Gruszow *Combattants juifs dans la guerre d'Espagne : la compagnie Botwin*.

À lire...

Ouvrage collectif, *La valise mexicaine*
1. L'histoire - 2. Les films, traduit de l'américain par Brice Matthieussent, Daniel De Bruycker, Éd. Actes Sud Beaux Arts, Paris, 2011, 85,20 €

Irme Schaber, *Gerda Taro, une photographe révolutionnaire dans la guerre d'Espagne*, traduit de l'allemand par Pierre Gallissaires, Éd. du Rocher, 316 p., 23 €

François Maspero, *L'ombre d'une photographie, Gerda Taro*. Seuil, 138 p., 14 €

À voir...

L'exposition du Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme - Hôtel de Saint-Aignan - 71 rue du Temple - Paris 3^e - Information 01 53 01 86 60
http://www.youtube.com/watch?feature=player_embedded&v=9HCeGcMwF6w

**CHRONIQUE DE
LAURA LAUFER**

"HANNAH ARENDT" film de MARGARETHE VON TROTTA

In 1961, Hannah Arendt est envoyée à Jérusalem par le *New Yorker* pour couvrir le procès d'Adolf Eichmann. Les articles qu'elle publie et sa théorie de « la banalité du mal » déclenchent une polémique.

Son obstination provoque incompréhension et isolement. Tel est ce que la réalisatrice Margarethe von Trotta nous présente de la vie d'Hannah Arendt, limitant l'objet de son film à cette période des années 60, alors qu'Arendt jouit d'une grande notoriété dans les milieux intellectuels de New York.

La réalisatrice intégrera aussi quelques séquences sur le lien qui existait entre Hannah Arendt et Martin Heidegger. Arendt fut, on le sait, l'élève d'Heidegger et sa maîtresse dans les années 20. Après une prise de distance lors de son exil, Arendt renoua dans les années 1950 avec celui qui, dans la philosophie, introduisit le nazisme. Il faut saluer l'interprétation de Barbara Sukowa qui incarne Hanna Arendt et la superbe photographie de Caroline Champetier, mais Margarethe von Trotta livre un film plutôt académique qui conforte un mythe. Prenant parti en faveur de son héroïne, elle en fait une femme forte et tenant bon sur ses idées. La réalisatrice n'interroge pas sérieusement la théorie forgée par Arendt, à partir des impressions ressenties à la vue d'Eichmann, lors du procès qu'elle ne suivit que quelques jours. Sur un procès qui dura du 11 avril au 11 décembre 1961, Arendt resta à Jérusalem du 10 avril 1961 au 7 mai, pour l'exposé introductif du procureur Hausner qui « l'horripile » et une très petite partie des témoignages.

Elle n'est plus à Jérusalem quand la parole est donnée à Eichmann dès le 20 juin, lors de son interrogatoire et de son contre-interrogatoire. Selon l'historienne Annette Wiewiorka, elle ne vit et n'entendit jamais « l'âpreté, la pugnacité et la vivacité avec lesquelles il se défendit ». En vérité, et loin d'Arendt, pour comprendre qui est Eichmann et ce que fut son rôle, il faut abandonner la métaphysique et la morale et choisir résolument la voie de l'Histoire et de la Justice. Aujourd'hui, aussi bien les travaux des historiens les plus rigoureux (Raul Hilberg, David Cesarani...) sur Eichmann, que ceux des philosophes sur la pensée d'Heidegger (Victor Farias, Emmanuel Faye) ou sur le concept métaphysique de « banalité du mal » d'Arendt (Isabelle Delpla) montrent bien le caractère fallacieux des idées d'Arendt. Celle-ci a surestimé le rôle joué par

les *Judenrät* (Conseils juifs) dans la destruction des Juifs d'Europe et n'a pas su identifier la personnalité et le rôle d'Eichmann dans l'organisation et la mise en œuvre de la Solution finale, confondant le bourreau avec une petite main « ordinaire », un simple rond de cuir ! Plus sérieusement, il faudra lire ou relire l'extraordinaire travail accompli de 1947 à 2006 par Raul Hillberg et la biographie d'Eichmann de l'historien anglais David Cesarani.

Plutôt que la fiction de Margarethe von Trotta, on ira voir le documentaire de Claude Lanzmann qui affirme que la banalité du mal est « une sottise creuse ». Le *Dernier des injustes* est consacré au camp de Terezin et au témoignage de Benjamin Murelstein, rabbin viennois, membre du Conseil des Anciens des Juifs de Vienne nommé par Adolf Eichmann.

Pour Raul Hilberg et David Cesarani, Eichmann ne fut pas un simple rouage médiocre et banal du système, mais bien un antisémite et idéologue agissant avec sa conscience et sa conviction. Il rédigea, à la demande de Heydrich, les documents préparatoires de la Conférence de Wannsee, laquelle entérina la *Solution finale*, et en organisa, par la suite, toute la logistique.

Eichmann avait sous son commandement les Bureaux de l'Action antijuive de tous les Ministères et de toutes les Institutions du Reich au nombre de vingt-huit, l'administration des communautés juives de l'Autriche, de la Bohême-Moravie puis de la Hongrie.

Pour David Cesarani, Eichmann par son antisémitisme et sa conviction idéologique a voulu devenir l'expert des affaires juives d'Heydrich et le criminel de masse qu'il a été. Venant en responsabilité après Hitler, Himmler, Heydrich et Müller et loin d'être un homme banal, petit bureaucrate zélé et obéissant, Eichmann fut, selon Raul Hillberg, le 5^e exécutif du Reich et la principale cheville ouvrière de la *Solution finale*. ■

À lire...

Raul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, 2006

David Cesarani, *Adolf Eichmann*, Paris, Tallandier, 2010

Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, Paris, Biblio essais, 2007.

Domenico Losourdo, *Heidegger et l'idéologie de la guerre*, PUF, 1998, 236 p.

Isabelle Delpla, *Le mal en procès. Eichmann et les théodicées modernes*. Hermann, coll. L'avocat du diable, 2011.



"L'Esprit de 45"

de **KEN LOACH**

Dans *L'Esprit de 45*, le réalisateur britannique revient sur la politique de l'État providence menée par les travaillistes après leur

victoire aux élections de 1945, en Grande-Bretagne.

Il s'agissait alors de relancer une économie largement sinistrée. Ken Loach mêle à son montage d'images d'archives régionales et nationales des entretiens qu'il a réalisés avec des témoins de l'époque, pour la majorité issus du monde du travail : mineur, infirmière, syndicaliste, mais aussi un économiste. La première partie du film, la plus longue, décrit cet état d'esprit de 1945 : le pays sortait de l'effort collectif qu'avait exigé la guerre et, au lendemain de la victoire sur le nazisme, surgissait le désir que les vies ne soient plus jamais gâchées par le chômage, la pauvreté et la montée du fascisme. Poussé par cet espoir fraternel d'un monde meilleur le parti travailliste accordait le droit à la sécurité sociale, développait de grands services publics pour la santé, l'énergie, le logement, nationalisait les chemins de fer et les mines de charbon. Le peuple bénéficia de l'idée que la propriété collective de ces industries et de ces services devait pouvoir servir à tous.

La deuxième partie du film revient sans trop entrer dans les détails sur les moments où ces acquis furent remis en cause, grignotés puis détruits durant l'ère Thatcher. Avec la Dame de fer, ce fut le retour de l'individualisme forcené, de la concurrence acharnée, de l'amour du profit, entraînant avec eux fermetures d'entreprises, chômage, pauvreté, misère. Alors les témoins choisis par Ken Loach interrogent et s'interrogent : « *Comment cela a-t-il pu se faire, comment avons-nous pu laisser faire ?* ». Et de là vient un constat : « *Nous n'avons pas su défendre suffisamment ces acquis* » et l'ébauche d'une hypothèse émerge : « *Si cette qualité de vie a pu se déliter, c'est parce que ces conquêtes étaient venues "d'en haut" et données par le gouvernement* » ; le peuple ne s'était jamais investi ou engagé pour les défendre et les contrôler. La prise en charge de la gestion de ces biens précieux ne fut jamais collective.

Alors incombe aux « anciens » la responsabilité de transmettre aux jeunes générations la mémoire de ce qui fut acquis pour pouvoir le reconquérir et l'idée qu'à l'avenir, pour le garder, la démocratie devra se réaliser « jusqu'au bout ». ■

U.S.A. - Hollywood

VIII. COLLABORATION, RÉSISTANCE, RÉVISION ET MÉMOIRE

par **LAURA LAUFER**

De 1948 au début des années 1960, l'anticommunisme imprègne la facture de nombreux films. Chaque studio produit de la propagande : *Le Rideau de fer* (Fox), *La Grande menace* (Columbia), *I married a communist* (RKO), *Guet-à-apens* (M.G.M.), *I was a communist for the FBI* (Warner)... Elia Kazan tourne *L'homme sur la corde raide*, aventure tragique d'un cirque dont les artistes fuient la Tchécoslovaquie pour tenter de passer à l'Ouest, et il met au cœur de *Sur les quais* le sujet de la trahison. Deux grands cinéastes indépendants, Samuel Fuller et Leo Mac Carey, tournent aussi des films anticommunistes. Fuller, en véritable anarchiste, dénonce dans les siens, tout autant le communisme que l'horreur de la guerre, le racisme, le nazisme et le mythe du rêve américain. Mac Carey, en militant actif du maccarthysme, tourne deux films ignobles : *My son John* qui oppose une mère patriote et chrétienne à son fils intellectuel communiste qui sera tué. Dans *Une aventure de Chine*, un leader communiste viole une femme sous les yeux d'un prêtre ligoté mais il abandonne ensuite l'idéologie qui lui a inspiré cette ignominie et sa rédemption lui permet de trouver innocence et pardon. Quelques films résistent : le chef d'œuvre *Johnny Guitar* de Nicolas Ray, *Les Bravados* d'Henri King, deux films écrits par Philip Jordan, scénariste prête-nom de victimes du maccarthysme, *Le train sifflera trois fois* de Fred Zinnemann où joue le pro-Mac Carey Gary Cooper. À ce dernier film célèbre, je préfère le beau western *Quatre étrangers cavaliers* du vétéran Allan Dwan qui tourne depuis 1911. Dwan dans une écriture inventive, décline admirablement la règle des trois unités (lieu, action, temps) et fustige l'hypocrisie, la lâcheté et le puritanisme des « bons citoyens » : Silver Lode, ville pavoisée aux couleurs du drapeau américain, s'apprête à célébrer la Fête nationale et le mariage de Ballard, l'un des siens. Un inconnu nommé Mac Carthy – l'excellent Dan Duryea –, muni d'un mandat d'arrêt contre Ballard, l'accuse d'un meurtre dont il est lui-même l'assassin. Il dresse, peu à peu, toute la ville contre Ballard lequel manque être tué. Traqué, Ballard trouvera un abri sous des tables ornées de nappes aux couleurs du drapeau américain avant de tuer Mac Carthy d'une balle qui ri-

coche sur la cloche de l'église ! Les futurs époux ne pouvant oublier le mal fait par la suspicion et la délation, choisiront de vivre retranchés de la communauté. Curieusement, ce film féroce et très explicite échappa aux mailles de la censure. En Grande-Bretagne, Chaplin avec *Un roi à New-York* tourne une comédie cinglante et au Mexique, le communiste Herbert Biberman réalise *Le sel de la terre* (1953), beau film de luttes syndicalistes, féministes et antiracistes. Si 1954 voit la disgrâce de Mac Carthy, le maccarthysme lui survit. Dans les années 1960, à peine dix pour cent de blacklistés retrouvent le chemin des studios. En 1975, la Commission des Activités anti-américaines est supprimée et, un an plus tard, le film *Le prête-nom* réalisé par le cinéaste anciennement blacklisté Martin Ritt, sort sur les écrans. Il sera suivi de plusieurs films édulcorés qui évoquent la chasse aux sorcières : *La liste noire* d'Erwin Winkler, *Good night and good Luck* de Georges Clooney, *Hollywood Liste rouge* de Karl Francis. La mémoire de *La chasse aux sorcières* s'efface d'Hollywood par une réécriture de son histoire. On l'édulcore dans les films, on la révisé dans des livres, puis on réhabilite le délateur Elia Kazan. Kazan fut effectivement un grand artiste pour le théâtre et le cinéma, mais il a brisé des carrières et des vies par sa trahison. Plus grave, il a revendiqué le caractère « civique » de celle-ci dans le *New York Times* en rédigeant volontairement une profession de foi anticommuniste doublée d'un nouvel appel à la délation. Quelques personnalités refuseront, pour toujours, de le saluer : Marilyn Monroe, ancienne épouse d'Arthur Miller, l'auteur des *Sorcières de Salem*, Orson Welles, ancienne victime du maccarthysme qui bien qu'admirateur de l'artiste Kazan, refuse d'oublier. En 1999, Martin Scorsese et Robert de Niro dans un concert de louanges et de félicitations, sans dire mot de ses actes et au mépris de ses victimes, couronnèrent Kazan de l'Oscar. La salle se leva pour applaudir, de Warren Beatty, réalisateur de *Reds*, à Meryl Streep, mais Amy Madigan, Ed Harris, Nick Nolte, Viggo Mortensen et Sean Penn, fils du blacklisté Leo Penn, restèrent assis, les bras croisés. À Hollywood aussi, la mémoire est un combat. ■

(Fin du cycle sur le maccarthysme à Hollywood)



Cycle "ÊTRE JUIF AU XXI^e SIÈCLE"

Entretien avec

MARCEL BLUWAL

propos recueillis par PATRICK KAMENKA

PNM : Vous êtes né à Paris de parents juifs polonais ?

Marcel Bluwal Mes parents n'appréciaient pas que l'on dise qu'ils étaient « juifs polonais », car ils n'aimaient pas la Pologne. Ils avaient émigré en 1923, en même temps que mes grands-parents, car la situation sous le régime de Pilsudski était très mauvaise pour les juifs. Après les pogroms de 1923, ils ont décidé de partir et ils sont venus tout naturellement en France. Ma famille n'appartenait pas à la civilisation du *shtetl*, contrairement à mes grands-parents. Mes parents étaient des bourgeois éclairés qui avaient fait des études supérieures. Ils parlaient déjà le français en Pologne. Ils sont arrivés à Paris après un petit détour en Palestine pour aller voir le frère de ma mère, Arieh, l'un des fondateurs de l'*Irgoun**. Mais mon père ne supportant pas la chaleur, ils se sont retrouvés huit jours après en voyage de noces à Paris. Et c'est là que je suis né.

PNM : Pour vous, que signifie être juif au XXI^e siècle ?

Marcel Bluwal Je me revendique comme juif et français, les deux complètement et totalement. Mais ces notions ont varié au cours du temps. Mon enfance au XX^e siècle s'est déroulée entre mes grands-parents qui parlaient yiddish et mes parents qui me parlaient français. J'ai été un élève brillant de la communale de mon quartier où je me sentais totalement français. D'autant que mes parents fréquentaient les mouvements surréalistes et de ce fait j'ai passé quasiment tous les soirs à la Coupole pendant mon enfance. Tout cela était très contradictoire avec on pourrait dire trois types de comportement :

D'abord à l'école communale où je me sentais totalement français ainsi que dans la rue qui était notre aire de jeu. A l'époque, il était possible de jouer dans la rue pour les petits parisiens.

Deuxième comportement, mes grands-parents, avec qui je ne parlais que yiddish car ils ne parlaient pas le français et chez qui la tradition juive était forte.

Et troisième comportement, totalement inconscient, car mes parents fréquentaient Kislting, Chagall, etc.

Mon père, pourtant licencié en droit en Pologne, a commencé à Paris comme manoeuvre chez Renault. Il est devenu cadre dans une entreprise de meubles de bureau, la plus grosse de Paris à l'époque, située dans le quartier du Faubourg Saint Antoine. On habitait donc le 12^e arrondissement où j'ai vécu pendant vingt ans.

Alors être juif au XXI^e ? Mes parents étaient de gauche, je suis resté de gauche. Je me souviens très bien des années 36, mes parents soutenaient le Front populaire. Il y avait des usines en grève près de chez moi, j'allais porter de la nourriture aux grévistes qui occupaient leurs usines. Mais mon père était anti-communiste car il avait fait la guerre russo-polonaise et avait été fait prisonnier par les Russes. Il s'était évadé, puis il a été repris. Les Russes lui ont proposé de rester en Russie car ils manquaient

d'intellectuels. Mais en 36, mon père me disait : « On ne peut plus être communiste après les procès staliniens. »

PNM Comment avez-vous vécu la période de l'Occupation ?

Marcel Bluwal J'ai passé la guerre caché à Paris, comme Anne Franck, mais j'ai eu la chance de survivre. Nous avons été cachés avec ma mère, par son professeur de piano. On est resté enfermés pendant 25 mois dans une seule pièce après la rafle du Vél' d'Hiv jusqu'à la Libération. Les gens qui nous ont sauvés, l'un était partisan des *Croix de feu* et l'autre était membre de la *Cagoule*, en tout cas tous deux de la droite profondément française. J'ai tout de suite voulu faire du cinéma en sortant de la guerre. Dès que la télévision s'est créée en 49, j'y étais et je suis le dernier des fondateurs de la télévision encore en service. La CGT m'a servi de substitut à l'engagement politique. Je ne suis devenu communiste qu'en 1970. Pourquoi ? Car en 1968, j'étais un des patrons de la grève à l'ORTF, et je n'ai pas aimé du tout le travail des gauchistes, et ça m'a poussé a contrario à devenir communiste. Tout en sachant très bien ce que cela voulait dire. Donc je suis rentré au parti avec l'impression comme un certain nombre d'autres qu'on allait pouvoir changer les choses. Je suis resté marxiste, mais ma position de juif a été dès le départ d'être un antisioniste radical, d'ailleurs je me suis fâché avec mon père à ce propos. Il n'y a que les juifs qui ont le droit d'être antisionistes. Je le suis resté. Je défendrais Israël s'il y avait lieu de le faire. Je suis un juif radicalement athée, mon père m'a appris cela.

PNM Vous êtes un des derniers pionniers de la télévision. Que pensez-vous de la télévision d'aujourd'hui ?

Marcel Bluwal La télévision française a été basée au départ sur les préceptes du Conseil National de la Résistance : informer, cultiver, divertir. Avec Stello Lorenzi, Jean Prat, Claude Barma et moi-même, dont une bonne partie était d'extrême-gauche, nous avons cru que nous allions faire l'éducation des Français à travers la culture à la télévision. Ça a duré quinze ans.

Mais on n'avait pas envisagé que sur le plan culturel, cela dégénérerait à ce point et entraînerait le niveau de culture générale des Français vers le bas. La télévision d'aujourd'hui, j'en pense le plus grand mal, même si j'en fais encore. Mais moi, je suis le dernier vieux « con » qui travaille à l'ancienne, donc on me laisse faire. Mais le niveau, je le crains, n'a pas fini de descendre.

PNM Ne pensez-vous pas que les idées de la Résistance, alors qu'on fête en ce moment le 70^e anniversaire du CNR sont toujours d'actualité ?

Marcel Bluwal Moi qui ai vécu au jour le jour la mutation lente des concepts, je pense qu'il faut rétablir la base du raisonnement, les formes d'exercice peuvent très différentes.

PNM Que pensez-vous des menaces sur l'exception culturelle, dans le cadre de l'accord en négociation USA-UE ?

Marcel Bluwal Je suis violemment contre. Si le gouvernement socialiste actuel n'arrive pas à sortir la culture de la zone marchande absolue que les Américains veulent lui imposer, car c'est leur intérêt financier, il aura fini de se déconsidérer. Quand on est réformiste, c'est finalement l'argent qui gagne dans tous les cas de figure. Cela dit, quand il n'y a pas réformisme et qu'il y a une volonté de faire la révolution, de quelle révolution parle-t-on ? Mon sentiment est que l'échec de la révolution léniniste à travers Staline ne porte pas à l'optimisme.

PNM La montée du populisme, de l'antisémitisme, vous inquiète-t-elle ?

Marcel Bluwal Elle m'inquiète énormément. Car les barrages démocratiques peuvent sauter. Il ne faut jamais oublier qu'Hitler a été élu démocratiquement et que d'autre part la France est toujours restée antisémite. Ces mouvements réactionnaires et antisémites, en l'absence d'une classe ouvrière consciente, utilisent la démocratie pour tenter de prendre le pouvoir. L'Occident connaît une grave crise. Que les groupements d'extrême droite qui ont fait le coup de poing aux Invalides (lors de la manifestation contre le mariage pour tous) aient utilisé le terme de « collaborateur » contre les flics et les journalistes, c'est de la subversion volontaire des mots. Cela vise à entretenir l'ambiguïté qui est permanente, par exemple quand Marine Le Pen utilise un langage de gauche.

PNM Vous avez des projets pour la télévision ?

Marcel Bluwal Oui, j'en ai un. Il sera teinté de politique comme d'habitude. Mais il ne faut jamais parler des projets à l'avance... ■

* *L'Irgoun*, organisation armée sioniste en Palestine mandataire, née en 1931 d'une scission de la *Haganah*, s'affirme proche du parti de la droite nationaliste, le parti révisionniste, surtout à partir de 1937, et a pour objectif la construction d'un État juif sur les deux rives du fleuve Jourdain (en y incluant l'actuelle Jordanie). Après la proclamation de l'État d'Israël en 1948, la plupart des éléments sont intégrés dans l'armée régulière. Les anciens membres de l'Irgoun créent fin 1948 le parti *Herout* (« Liberté »), matrice de l'actuel *Likoud*, parti de la droite israélienne.



Livre-CD de CHANTS POPULAIRES YIDDISH
Erratum : Lors de votre commande du livre-CD d'Eva Golgevit (voir *PNM* n° 306), prévoyez d'ajouter des frais de port de 3,40 € au montant du livre-disque de 20 €.

Adresser votre commande
Coordonnées + chèque de 23,40 €
à l'ordre de Anima & Cie à
ANIMA & CIE 2 ave. Paul Adam
75017 PARIS – anima.cie@gmail.com –
06 63 45 93 77



Marcel Bluwal est le dernier pionnier de la télévision française.

Il a raconté son parcours dans son autobiographie *Un Aller*. Dès la fin de la guerre, il fait l'école de Vaugirard et entre à la télévision où il continue à exercer aujourd'hui son métier de réalisateur. Il est l'auteur de très nombreux films télévisés.

En 1960, avec *La Surprise*, il remporte la palme d'Or du film de télévision au Festival de Cannes. Avec Marcel Moussy, il réalise un nouveau concept d'émission à caractère social, *Et si c'était vous...* avant de se lancer dans l'adaptation de classiques. En 1962, il lance le concept du feuilleton avec la célèbre série *Les nouvelles aventures de Vidocq*. Puis il change de registre avec la variété, comme *L'École des vedettes* et *Discorama* (de 1959 à 1963), *Tête Bêche* (1966), et poursuit des séries à caractère social comme *Celles qui parlent*, *Viellir au Soleil* ; à l'opéra et au théâtre, pour la mise en scène : *Don Juan revient de la guerre* (1975), *Les Femmes savantes* de Molière, *Don Quichotte de la Manche* d'après Cervantès (1979), *Don Giovanni*, *Così fan tutte*, *La Clémence de Titus* de Mozart (1986)...

En 2008, après treize ans d'absence à la télévision, Marcel Bluwal dirige la mini-série *À droite toute* consacrée à la montée de l'extrême droite en France durant les années 1935-1937.

Il reçoit le FIPA d'argent 2008 de la meilleure série, les FIPA d'or étant décernés à Bernard-Pierre Donnadiou pour l'interprétation masculine et Antoine Duhamel pour la meilleure musique. Le prix du meilleur scénario le sera à Marcel Bluwal et Jean-Claude Grumberg. ■

Malgré notre format d'été de douze pages, l'abondance des rubriques de ce numéro nous a contraint de reporter au numéro de septembre des articles programmés ce mois-ci :
Casanova
L'abbé Grégoire
29/04 - Anniversaire de l'UJRE
Merci de votre compréhension.
PNM